

Mars, 1846.



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.

Poesie.

MESSENIENNE.

TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB.

Aux Américains.

En Europe! en Europe!—Espérez!—Plus d'espoir!
"—Trois jours leur dit COLOMB, et je vous donne
[un monde.]

Et son doigt le montrait, et son œil pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde ;
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui ;
Il marche, et l'horizon recule devant lui ;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours ; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;

L'ardente croix du sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
"COLOMB, voici le jour, le jour vient de naître !
"— Le jour! et que vois-tu?—Je vois l'immensité."

Qu'importe! il est tranquille. . . . Ah! l'avez-vous pensé ?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente,
Ce cœur, qui tour à tour brûlant et sans chaleur
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur ;
Vous comprendrez alors que, durant ces journées,
Il vivait, pour souffrir, des siècles par momens ;
Vous direz : ces trois jours dévorent des années,
Et sa gloire est trop chère au prix de ses tourmens !

Oh! qui peindra jamais cet ennui dévorant,
Ces extases d'espoir, ces fureurs solitaires,
D'un grand homme ignoré qui lui seul se comprend,
Fou sublime, insulté par des sages vulgaires!
Tu le fus, Galilée! Ah! meurs. . . . infortuné ;
A quel horrible effort n'es-tu pas condamné,
Quand, pâle et d'une voix que la douleur altère,
Tu démens tes travaux, ta raison et tes sens,
Le soleil qui t'écoute, et la terre, la terre,
Que tu sens se mouvoir sous tes pieds frémissans.

Le second jour a fui. Que fait COLOMB? il dort ;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
"Périra-t-il? aux voix :—La mort!—la mort!—la mort!
"Qu'il triomphe demain ou parjure il expire."
Les ingrats! quoi! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau,
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier COLOMB, grand homme un jour plus tard !

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor !
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or ;
Déjà, plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écriais, COLOMB : " Cette terre est mon bien !"
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur ! et d'un nom qui n'était pas le tien !

Regarde : les vois-tu, la foudre dans les mains
Vois-tu ces espagnols altérés de carnage
Effacer, en courant, du nombre des humains
Le peuple désarmé qui couvre ce rivage ?
Vois les palais en feu, les temples s'écroulant,
Le cacique étendu sur ce brasier brûlant ;
Vois le saint crucifix, dont un prêtre inflexible
Menace les vaincus au sortir du combat,
S'élever dans ses mains plus sanglant, plus terrible,
Que le glaive espagnol dans les mains du soldat.

La terre s'est émue ; elle s'ouvre : descends !
Des peuples engloutis dans ses gouffres respirent,
Captifs privés du jour, dont les bras languissans
Tombent lassés sur l'or des rochers qu'ils déchirent ;
Cadavres animés, poussant des cris confus
Vers ce divin soleil qu'ils ne reverront plus,
S'agitant, se heurtant dans ces vapeurs impures,
Pour fuir par le travail le fouet qui les poursuit,
Et qu'une longue mort traîne dans les tortures
De cette nuit d'horreur à l'éternelle nuit.

Cet or, fruit douloureux de leur captivité,
Par le crime obtenue pour enfanter le crime,
Va servir d'un tyran la sombre cruauté,
Et peser sur le joug des sujets qu'il opprime.
Pour corrompre un ministre, enrichir un flatteur,
Payer l'injuste arrêt d'un noir inquisiteur,
Par cent chemins honteux, du trésor d'un seul homme
Il s'échappe, et, passant de bourreaux en bourreaux,
Va s'engloutir enfin dans le trésor de Rome,
Qui leur vend ses pardons au bord de leurs tombeaux.

De l'or ! tout pour de l'or ! Les peuples débordés,
Dont ce monde éveilla l'avarice endormie,
Répandent dans ses champs, de leur foule inondés,
L'écume des humains que l'Europe a vomie.
Toi seul l'a dévasté ce continent désert
Que tu semblais créer quand tu l'as découvert ;
Et des monceaux de cendre entassés sur la rive,
Des gouffres souterrains où l'on meurt lentement,
Des ossements blanchis, sort une voix plaintive
Qui pousse vers toi seul un long gémissement,

Par son rêve oppressé, COLOMB, les bras tendus,
De sa couche brûlante écartait cette image.
Elle décroît, s'efface, et ses traits confondus
Se dissipent dans l'air comme un léger nuage.
Tout change : il voit au nord un empire naissant
Sortir de ces débris fécondés par le sang ;
Ses enfants opprimés s'arment, au cri de guerre,
Du soc dont le tranchant sillonne leurs guérets,
Et du fer créateur qui dans leurs mains naguère
Transformait en cités de sauvages forêts.

Ils ont crié victoire ; ils montrent WASHINGTON,
Et COLOMB reconnaît le héros véritable.
O vieux CINCINNATUS, inflexible CATON,
Votre antique vertu n'est donc pas une fable ?
Il a fait concevoir à nos cœurs corrompus
Cette étrange grandeur qu'ils ne comprenaient plus.
Un sage auprès de lui dans le conseil prend place,
Et non moins révérend sous des traits différens,
Il gouverne, il découvre, et par sa double audace
Ravit la foudre aux cieus et le sceptre aux tyrans.

Mais pourquoi ce concours, ces transports, ces clameurs ?
Quel monarque ou quel dieu sur ce bord va descendre ?
Un guerrier citoyen foule, en versant des pleurs,
Le sol républicain que jeune il vint défendre.
De regret et d'amour il marche environné,
Aux genoux d'un seul homme un peuple est prosterné :
Mais l'hôte bien-aimé, debout sur ce rivage,
Pour la liberté sainte a toujours combattu,
Et le peuple incliné dont il reçoit l'hommage,
Ne s'est jamais courbé que devant la vertu.

Oh ! combien cet empire a pris un noble essor
Depuis les jeux sanglans de sa virile enfance !
Quel avenir l'attend et se révèle encor
Dans la maturité de son adolescence !
Ne cherchant de lauriers que ceux qu'il doit cueillir,
Incorruptible et juste, il grandit sans vieillir,
Se joue avec les mers qu'il couvre de ses voiles,
Et montre, en souriant, aux léopards bannis,
Son pavillon d'azur, où deux fois douze étoiles
Sont l'emblème flottant de ses peuples unis.

L'héroïque leçon qu'il offre aux opprimés,
Sous les feux du midi produit l'indépendance :
D'autres républicains, contre l'Espagne armés,
En nommant BOLIVAR chantent leur délivrance.
Tel un jeune palmier, pour féconder ses sœurs,
Fleurit et livre au vent ses parfums voyageurs :
Tel ce naissant empire, et l'exemple qu'il donne,
Répand autour de lui comme un parfum sacré,
Qui vers les bords voisins s'exhale et les couronne
Des immortelles fleurs dont lui-même est paré.

" O liberté, dit-il, sors de ce doux sommeil
" Qu'à l'ombre de mes lois tu goûtes sur ces rives,
" Et que pour s'affranchir l'Europe à ton réveil
" Secoue, en m'appellant, ses mains longtemps captives ;
" D'un regard de tes yeux réchauffe ces cœurs froids,
" Engourdissons un joug dont ils aiment le poids ;
" De tout pouvoir injuste éternelle ennemie,
" Va donc, fille du ciel, va par-delà les mers.
" Va, toi qu'ils croyaient morte, et qui n'es qu'endormie,
" Briser les fers rouillés de leurs vieil univers !"

COLOMB se ranimait à cette noble voix.
Terre ! s'écria-t-on, terre ! terre ! Il s'éveille ;
Il count : oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre ! ô doux spectacle ! ô transports ! ô merveille !
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir !
Que dira FERDINAND, l'Europe, l'avenir ?
Il la donne à son roi, cette terre féconde ;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah ! c'était peu Que reçut-il ? des fers !

CASIMIR DELAVIGNE.

FEUILLETON.

LE VOILE DE MARIE-LOUISE.

NOUVELLE.



DANS la petite ville de C... il y eut en 1809 un moment de forte agitation. Marie-Louise venait d'entrer en France. Avant quinze jours, elle devait, disait-on, être à Compiègne, où l'empereur l'attendait. Elle ne pouvait par conséquent manquer de passer par C... Le maire et plusieurs notables, qui avaient des pétitions à présenter à l'empereur, avaient décidé qu'il fallait que la ville se montrât à cette occasion, et fêtât dignement l'impératrice à son passage. On s'était longtemps demandé quel serait l'objet le plus propre à manifester l'enthousiasme des habitants. On avait d'abord pensé à une harangue ; mais malheureusement le maire bégayait, quand il s'agissait de parler en public. On avait proposé ensuite un arc de triomphe en verdure, pavoisé de drapeaux tricolores ; mais Soissons, Reims, Châlons, Nancy, préparaient déjà des arcs de triomphe du même genre. L'impératrice arriverait donc à C... fatiguée d'arcs de triomphe et de drapeaux, et les habitants auraient l'air de manquer d'invention et d'idées, comme si les idées venues de Paris ne passaient pas nécessairement par C... avant de se rendre à Soissons, à Reims, à Châlons, et à Nancy. Enfin, après de longues délibérations, on avait décidé qu'on offrirait un voile à Marie-Louise le jour de son entrée ; mais un voile magnifique, qui serait brodé par douze demoiselles, les plus nobles et les plus riches de la ville.

Il y avait eu de grandes intrigues au sujet de ce voile. Pourquoi Mlle A... y travaillerait-elle plutôt que Mlle B... ? Et puis dans quel salon le voile se ferait-il ? Enfin, Mme de Beautreillis, la femme du sous-préfet, l'avait emporté. C'était dans l'ordre. Un voile destiné à l'impératrice ne pouvait guère se faire ailleurs qu'à la sous-préfecture. Douze demoiselles, raides comme

des poupées et parées comme pour un bal, étaient donc réunies dans le salon de Mme de Beautreillis autour d'une lampe suspendue au plafond par un fil d'archal ; elles travaillaient sur une magnifique pièce d'Angleterre qu'on avait fait venir de Paris. Le dessin avait été tracé par l'ingénieur des ponts-et-chaussées de la ville, qui y avait semé à profusion les M et les N entrelacés, les aigles et les feuilles de laurier. C'était un dessin d'un goût remarquable, mais en même temps bien difficile à exécuter.

Les aiguilles étaient en pleine activité, lorsqu'on annonça M. de Saint-Leu, homme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui jouait un grand rôle dans les reposoirs, les feux d'artifice et les illuminations de la ville.

—Vous n'aurez jamais fini, mesdemoiselles, dit-il en entrant. Marie-Louise arrive dans quinze jours. Il vous faudrait au moins trois mois de travail pour achever cette broderie.—Laissez-nous, M. de Saint-Leu, dit en se rengorgeant l'aînée des demoiselles Beautreillis ; le voile sera prêt quand il le faudra ; nous en répondons. N'est-il pas vrai, mesdemoiselles ?—Oui, sans doute, répondirent-elles, sans se donner le temps de réfléchir au temps qu'exigeait une pareille tâche. Elles cousaient alors d'ardeur et d'enthousiasme, ne pensant qu'à l'honneur d'être présentées à Marie-Louise.—Mesdemoiselles, dit bientôt Mlle Joséphine de la Regnière, comment trouvez-vous la petite Thérèse, la fille de Mme Brusson, maîtresse couturière, qui prétendait avoir le droit de travailler au voile avec nous ?

On se récria beaucoup sur les prétentions de Thérèse Brusson, puis on parla des jeunes gens de la ville, sujet beaucoup plus intéressant. Ils étaient presque tous à l'armée, de façon qu'on ne pouvait les juger que par de vagues souvenirs. Suivant l'usage, la médisance s'attaqua d'abord à ceux qui, par leurs grades ou leurs avantages extérieurs, pouvaient donner l'idée de quelque préférence. On épargna peu surtout le jeune Adolphe Brotier, parti de C... depuis quelques années seulement, et qui se trouvait déjà aide-de-camp de l'empereur. "On n'avance pas aussi rapidement sans protection," dit Mlle de la Regnière. Et cependant, quelles pouvaient être les protections d'Adolphe Brotier, simple fils d'un tisserand de la ville, et qui était parti simple soldat. Néanmoins, chacune de ces demoiselles dit son mot sur le jeune

aide-de-camp. L'une l'accusait d'être fat ; l'autre lui avait trouvé, quand il était venu en congé, un air de hauteur qui ne convenait pas au fils d'un tisserand. En un mot, il n'y eut pas de censure ni de blâme qu'Adolphe Brotier n'eût à subir. Ces réflexions amenèrent naturellement à parler du bonheur de voir ces beaux officiers, ces maréchaux couverts de croix et de broderies. Chaque jeune fille se disait alors tout bas " qu'elle serait peut-être remarquée par un de ces beaux officiers de la suite de l'empereur."

Tandis qu'on s'entretenait ainsi, M. de Saint-Leu vint à demander quel serait le costume de ces demoiselles, le jour de l'entrée de l'impératrice. " Mais le costume le plus simple, dit aussitôt Mlle de Beautreillis l'aînée ; une robe de mousseline blanche et une ceinture rose.—Ah ! mademoiselle, interrompit Mlle de la Regnière, une ceinture rose pour des demoiselles ! vous faites tort à votre goût ! c'est la ceinture blanche que nous devons adopter—Non, c'est la ceinture cramoisie, s'écria Mlle de Bois-d'Aumont, vieille on chignon, qui ressortait singulièrement au milieu de ce jeune troupeau." Une discussion s'engagea sur le choix des ceinturons. Quelques mots vifs furent échangés. Bien qu'il ne se fit pas de mouvement apparent, la réunion ne laissa pas de se diviser en deux camps tranchés, le camp des ceintures blanches et celui des ceintures de couleur. On cessa presque de parler. La discorde plana sur le salon de Mme de Beautreillis.

M. Desmarests, le maire de la ville, fut très inquiet en apprenant ces discussions. " Le voile ne sera jamais achevé ! s'écriait-il. M. de Saint-Leu, qui regrettait qu'on n'eût pas adopté l'arc de triomphe en verdure qu'il avait proposé, stimulait encore les inquiétudes du magistrat municipal. Il est vrai que le voile n'avancait guère. Si par hasard Mlle Joséphine de la Regnière, le chef du camp des ceintures blanches, annonçait qu'il fallait faire à un certain endroit une couture droite, Mlle de Beautreillis l'aînée ne manquait pas de soutenir qu'il fallait au contraire *contrier les points*. Les luttes et les tiraillements étaient continus.

Une grande catastrophe changea bientôt ces hostilités en un deuil véritable. Mlle de la Regnière, avait décidé avec les demoiselles de son parti qu'elles ne souffriraient plus à l'avenir la hauteur et les airs tranchants des demoiselles de Beautreillis et de leur mère. En effet, le soir même, Mlle de la Regnière se mit à déclarer d'un ton piquant " qu'apparemment Mme de Beautreillis employait de mauvaise huile dans ses lampes, puisqu'il lui était impossible d'enfiler son aiguille et de compter les fils de l'étoffe."

—Je n'y vois pas plus que vous, ajouta une autre demoiselle du parti de Mlle de la Regnière ; il faudrait baisser la lampe.—Non, mademoiselle, s'écria d'une voix courroucée Mlle de Beautreillis l'aînée ; la lampe restera où elle est !—Ah ! c'est trop fort ! reprit Mlle de la Regnière, et en même temps, elle se leva sur sa chaise pour baisser la lampe de sa propre autorité ; mais cette action s'exécuta avec tant de violence que la lampe, qui n'agissait qu'à l'aide d'une poulie latérale, se détacha tout à coup du plafond et tomba sur la table à ouvrage. Ce ne fut d'abord qu'un cri d'épouvante et de stupeur, puis les plaintes et les reproches se croisèrent. On accusait tantôt Mlle de la Regnière, tantôt la lampe de Mme de Beautreillis. Pour comble de malheur, le maire, M. Desmarests, entra au moment où Mme de Beautreillis venait seulement de faire apporter une bougie. L'huile répandue n'avait heureusement pas atteint le voile ; la mèche seule avait

touché à l'un des coins. On y découvrit une brûlure, peu étendue, à la vérité, mais qui ne laissait pas d'être apparente. Alors l'assemblée tout entière se lamenta, excepté toutefois M. de Saint-Leu, qui prévoyait qu'on serait obligé d'en revenir à son arc de triomphe en verdure. On tint conseil. Le maire, M. Desmarests, déclara qu'il n'y avait qu'un parti à prendre ; c'était d'appeler, à titre de renfort, une des plus habiles couturières de la ville. Thérèse Brusson, par exemple, qui viendrait avec cinq ou six aides hâter l'achèvement du voile. A cette proposition, les demoiselles se récrièrent. De simples ouvrières venir travailler au voile de Marie-Louise ! les admettre dans le salon de la sous-préfecture avec les filles des premières maisons de la ville ! Un tel mélange était inadmissible.

M. Desmarests convint de tout cela ; cependant, il valait encore mieux que le voile fût achevé par des ouvrières que de ne pas l'être du tout. D'ailleurs, Marie-Louise n'en saurait rien. L'essentiel était que les demoiselles de la ville présentassent le voile comme leur ouvrage.

Le lendemain donc, Thérèse Brusson, accompagnée de quelques autres ouvrières, se rendit chez Mme de Beautreillis. On vit alors la bonne intelligence se rétablir comme par enchantement parmi les autres demoiselles. Elle abjurèrent d'un commun accord toute espèce d'animosité, afin de mieux tenir à distance les nouvelles-venues. C'est ainsi que les guerres civiles s'éteignent d'elles-mêmes dans un état, quand l'ennemi s'approche.

Thérèse Brusson était jolie fille, et ne laissait pas, toute couturière qu'elle était, d'avoir son genre de coquetterie et de fierté. Aussi fut-elle vivement choquée, lorsqu'elle vit les demoiselles de Beautreillis et leurs compagnes affecter de la traiter avec dédain, et chuchoter entre elles en la regardant d'un air railleur. Thérèse eut bientôt compris que ces railleries et ces rires mal étouffés avaient pour objet une robe d'indienne à grands ramages, sur fond rouge, qu'elle avait mise ce jour-là comme sa plus belle. Elle se contenta tant qu'elle fut chez Mme de Beautreillis ; mais, une fois rentrée chez sa mère, elle éclata et déclara en pleurant ou qu'elle ne mettrait plus la robe d'indienne ou qu'elle n'irait plus travailler chez Mme de Beautreillis.

—Comment ! dit la mère Brusson qui ne comprit rien à ce chagrin, une robe d'indienne toute neuve, qui t'a été donnée par Pierre Houchard !

Le forgeron Pierre Houchard venait tous les jours chez la mère Brusson. C'était un gros garçon au teint couleur de feu ; renfrogné, crépu comme un nègre, presque toujours noir comme ses fourneaux et ne parlant guère plus que son enclume. Pierre Houchard était ce qu'on appelle un ours en terme de compagnonnage. Comme son marteau servait à faire vivre sa mère et cinq jeunes frères, il s'était trouvé jusqu'alors dispensé du service.

Il avait demandé Thérèse en mariage. Or, sans l'avoir précisément accepté, la mère Brusson n'avait pas non plus rejeté sa demande. Après tout, Pierre Houchard n'était pas un mauvais parti. Adolphe Brotier avait autrefois aimé Thérèse, il est vrai.

—Mais, disait judicieusement la mère Brusson, un militaire qui a fait son chemin n'épouserait plus une petite brodeuse.

Quant à Thérèse, elle avait fini par s'habituer à Pierre Houchard, et même à accepter de lui quelques petits cadeaux sans conséquence. Elle l'aimait d'instinct, comme ces fidèles bouledogues qu'on retrouve chaque soir au coin de son feu, et qu'on caresse ou qu'on maltraite selon l'humeur bonne ou mauvaise où l'on est.

Ce soir-là, Thérèse était si courroucée contre sa robe d'indienne et contre les demoiselles de Beautreillis, qu'elle ne fit pas même attention à Pierre Houchard. Celui-ci était assis dans son coin ordinaire, derrière la lampe. Il ne perdit pas un mot des plaintes de Thérèse. Il se retira bientôt en prononçant sa phrase ordinaire :

—Bonsoir, mère Brusson : bonsoir, Thérèse.

Thérèse était déjà endormie, et sa mère venait de fermer sa porte lorsqu'elle entendit frapper.

—Ouvrez, n'ayez pas peur, mère Brusson, dit-on du dehors ; c'est moi, Pierre Houchard. Heureusement, ajouta-t-il en lui remettant un paquet de mousseline ; heureusement que la marchande de nouveautés n'avait pas encore fermé boutique. Je lui ai demandé juste la même étoffe que prennent les demoiselles de Beautreillis. Mais surtout, mère Brusson, n'allez pas lui dire que c'est moi qui vous ai apporté cette mousseline, fi donc ! donnez-lui cela comme venant de vous.

Pierre Houchard, qui venait de prononcer là plus de paroles qu'il n'en disait ordinairement en quinze jours, s'enfuit aussitôt sans donner à la mère Brusson le temps de lui répondre. Celle-ci était glorieuse comme la plupart des mères de la beauté de leurs filles.

Le lendemain, dès que Thérèse fut partie, elle se mit donc, avec les autres couturières qu'elle employait d'habitude, à tailler en plein dans la mousseline de Pierre Houchard. La robe était presque finie vers les six heures, lorsque Thérèse rentra. Elle ne dit pas à sa fille que la mousseline venait de Pierre Houchard. Elle parla de nouvelles commandes et de factures acquittées. Thérèse ne l'écouta même pas, tant elle était impatiente d'essayer la robe.

Le soir, chez Mme de Beautreillis, Mlle de la Regnière lui dit :

—Sais-tu bien, Thérèse, que tu as là une Robe qui te va à merveille ? Seulement, avec une robe de mousseline, il te faudrait aussi des boucles d'oreilles longues, comme les miennes.

Thérèse fut ravie de ces compliments ; elle oublia les humiliations des jours passés. Il lui sembla, que, grâce à sa belle robe, une certaine égalité était établie tout à coup entre elle et les autres demoiselles, qui ne la traitaient plus avec hauteur.

On vient à parler d'Adolphe Brotier. Son nom avait été encore une fois placé sur la liste des officiers qui s'étaient récemment distingués. Mlle de la Regnière et Mlle de Beautreillis affectaient de ne parler d'Adolphe qu'avec indifférence ; mais Thérèse vit bien que leur désir secret était d'être remarquées par le jeune officier à l'entrée de l'impératrice. Adolphe avait été son prétendu autrefois, et, s'il la revoyait sous cette belle robe de mousseline avec les autres demoiselles de la ville, il ne craindrait peut-être pas de la reconnaître, de lui parler ; mais, pour cela, il fallait qu'elle parût devant Marie-Louise ! Or, après tout, elle avait travaillé au voile comme les autres demoiselles ; elle était désormais aussi bien mise, et plus jolie peut-être : pourquoi donc ne paraîtrait-elle pas aussi devant l'impératrice ! Cet espoir qu'elle osait à peine former lui parut moins impossible et moins chimérique, lorsque le maire, M. Desmarests, entrant dans le salon vers la fin de la soirée, dit en jetant les yeux sur le voile :

—Mesdemoiselles, nous avions tort, en vérité, Saint-Leu et moi, de mettre en doute votre activité. Le voile sera prêt pour l'arrivée de Marie-Louise, j'en suis sûr maintenant.

Les demoiselles de Beautreillis furent alors obligées d'avouer que l'aiguille de Thérèse leur avait été d'un grand secours. C'était elle qui avait exécuté, avec une habileté sans exemple,

les parties du dessin les plus difficiles ; elle surtout qui avait su si bien réparer le dommage causé par la chute de la lampe.

—Très bien, Thérèse, dit M. Desmarests en frappant sur la joue de la jeune ouvrière ; je te félicite de ton zèle et de ta bonne volonté. Mon enfant, ton travail ne restera pas sans récompense.

Thérèse devint rouge de plaisir ; elle ne douta plus, après avoir été ainsi publiquement complimentée par le maire, qu'elle ne dût faire partie de la députation. En rentrant, elle raconta tout à sa mère. Pierre Houchard était assis dans un coin, sa place accoutumée. Il jouissait intérieurement de la joie de Thérèse, mais sans témoigner, par le moindre signe extérieur, qu'il y eût la moindre part.

—Et toi, mon bon Pierre, s'écria Thérèse en se tournant tout à coup vers lui : me trouves-tu mieux avec ma robe blanche qu'avec ma robe d'indienne !

—J'aime mieux la robe d'indienne, répondit Pierre, qui ajouta en lui-même : Si je préférerais la robe de mousseline, elle deviendrait peut-être que c'est moi qui l'ai achetée.

—Mon pauvre garçon, reprit Thérèse, tu n'as pas de goût ! Songes donc que ma robe est tout à fait pareille à celle des demoiselles de Beautreillis, et que je paraîtrai peut-être avec elles devant l'impératrice ! Dieu ! si Adolphe Brotier pouvait me voir sous cette toilette ! Pierre Houchard s'en alla sans rien dire. Le lendemain, en se rendant à sa forge, il trouva la mère Brusson sur le seuil de sa maison. Il lui remit une petite boîte ronde :— C'est pour Thérèse, dit-il ; puisqu'elle a déjà la robe, il faut bien qu'elle ait aussi les boucles d'oreilles pareilles à celles des demoiselles de Beautreillis.

—Pauvre garçon, se dit la mère Brusson, il se ruine pour Thérèse ; mais enfin elle doit être sa femme. Quel bon mari elle aurait là !

Cependant plusieurs courriers arrivés de la frontière annoncèrent heureusement que l'impératrice ne pouvait manquer d'entrer à C... le surlendemain. M. Desmarests fit venir alors Thérèse et lui demanda à combien elle estimait le temps qu'elle avait mis à travailler au voile. " Si j'osais, dit Thérèse en balbutiant, il y a quelque chose qui me ferait un bien plus grand plaisir que tout l'argent qu'on pourrait me donner ! " M. Desmarests l'engagea à s'expliquer. " Eh bien ! reprit-elle d'une voix tremblante, si on voulait seulement me permettre de paraître devant Marie-Louise avec les demoiselles qui lui présenteront le voile !... — Pourquoi pas ? dit M. Desmarests, n'y a-t-il pas travaillé plus qu'elles toutes ? Qu'à cela ne tienne ! tu n'as qu'à te trouver après-demain dimanche à la sous-préfecture. C'est entendu. "

Jusqu'au dimanche Thérèse ne fit que penser à l'empereur, à l'impératrice, au voile, à ses boucles d'oreilles, mais surtout à Adolphe Brotier. Ce fameux dimanche arriva enfin. Dès le matin les cloches sonnèrent. On joncha les rues d'herbes et de fleurs. Chaque habitant suspendit un drapeau tricolore à ses croisées. Dès le matin les douze demoiselles qui avaient travaillé au voile étaient en toilette, avec leurs mères, dans le salon de la sous-préfecture. Le voile qui depuis plusieurs jours occupait et bouleversait la ville était placé au centre d'une table ronde, sur un magnifique coussin en velours cramoisi.

En ce moment on vint annoncer que Mme Brusson et sa fille étaient dans l'antichambre et demandaient à entrer pour se joindre au cortège.

M. Desmarests se souvint alors qu'il avait accordé à Thérèse la permission de paraître devant l'impératrice. Cette nouvelle souleva un cri général d'indignation qui fit comprendre à M. Des-

marets l'imprudence qu'il avait commise. " Une couturière venir se joindre à nous ! s'écrièrent toutes les demoiselles à la fois : quel scandale ! "

Mme de Beautreillis et ses filles déclarèrent qu'elles se retireraient sur-le-champ plutôt que de se présenter devant l'impératrice en compagnie de leur couturière. Eperdu, hors de lui, M. Desmarets s'en alla annoncer à Thérèse et à sa mère qu'une circonstance imprévue, un caprice des demoiselles de Beautreillis, obligeait à les prier de vouloir bien renoncer à paraître devant LL. MM., les assurant que, du reste, il s'arrangerait pour les dédommager de ce contre-temps. Ces paroles causèrent un chagrin si vif à Thérèse, qu'elle eut besoin de s'appuyer sur les bras de sa mère pour ne pas chanceler. En rentrant chez elle, la pauvre fille se laissa tomber sur une chaise, et s'écria en pleurant à chaudes larmes : " Ah ! ma mère ! je vais être la fable de toute la ville. Je vois bien que personne au monde ne m'aime et ne s'intéresse à moi ! "

Sur ces entrefaites, Pierre Houchard entra. Malgré l'arrivée de l'impératrice, il avait conservé son costume de forgeron et son tablier de cuir. " Vous n'êtes donc pas allé voir le cortège, Pierre, dit la mère Brusson, puisque vous n'avez pas quitté aujourd'hui vos habits de travail ? " Pierre Houchard haussa les épaules et fit signe à la mère Brusson de se taire. Il craignait de déranger Thérèse qui pleurait et se tenait appuyée sur la table, la tête cachée dans ses deux mains.

— Tu dis que personne ne t'aime et ne s'intéresse à toi ? reprit la mère Brusson en s'adressant à sa fille ! vois donc ce pauvre Pierre qui, depuis deux ans, n'a pas manqué de venir te voir tous les jours. Apprends aussi que, si tu es aussi belle aujourd'hui, c'est à Pierre que tu le dois. Je devine maintenant comment ce pauvre garçon, qui n'a au monde que son enclume et son marteau, s'est arrangé pour faire tant de dépenses. Pierre, soyez franc, pourquoi n'avez-vous pas mis aujourd'hui vos habits des dimanches ?

Pierre baissa les yeux comme un coupable pris en flagrant délit. Il eût voulu pouvoir nier ce que la mère Brusson n'avait que trop deviné : qu'il avait vendu ses habits de fêtes pour acheter des boucles d'oreilles à Thérèse ; mais les mots ne lui venaient pas.

— Serait-il vrai ! mon pauvre Pierre, s'écria Thérèse en essuyant ses larmes ; hé quoi ! c'est pour moi, c'est pour ces maudites parures qui m'ont si peu servi, hélas ! que tu t'es ruiné, que tu as été jusqu'à vendre... Tu m'aimes donc bien, dis-moi ? tu voudrais donc de moi pour ta femme ? Et, en disant cela, Thérèse, qui avait le cœur vif et sensible, lui tendit la main d'un air de bonne amitié. Le pauvre forgeron se trouva dans une grande perplexité. Il en voulait à la mère Brusson de l'avoir trahi ; mais son bonheur était à la fois si grand et si imprévu qu'il n'osait pas se plaindre. Il avait les larmes aux yeux, tandis qu'un sourire de joie éclaircissait par degrés sa grosse figure enfumée. Il passait sa main sur son tablier de cuir et allait se décider enfin à s'emparer brusquement de la main que Thérèse lui tendait, lorsque tout à coup le galop d'un cheval se fit entendre dans la rue.

Un cavalier s'arrêta devant la maison de la mère Brusson.

— C'est moi, c'est moi, mère Brusson, criait-on du bas de l'escalier ; où est Thérèse, où est ma petite femme ?

Un bel officier en grand uniforme entra dans la petite chambre de la mère Brusson. C'était Adolphe Brotier. " Ma petite Thérèse ! s'écria-t-il, te voilà plus fraîche et plus jolie que

jamais ! J'ai quitté le cortège pour venir te dire que je t'aime plus que jamais, que je ne pense qu'à toi, que c'est pour toi, pour revoir t'épouser que j'ai voulu avoir ces épaulettes. Et toi, m'aimes-tu toujours aussi ? " Thérèse resta interdite, tant elle éprouvait de surprise et de bonheur. Mais bientôt, pour toute réponse, elle se jeta dans les bras du jeune aide-de-camp. Pendant cette scène, Pierre Houchard avait disparu.

Le lendemain même, Adolphe emmena Thérèse et sa mère à Paris, où leur mariage devait être célébré. Thérèse, qui allait devenir la femme de ce jeune aide-de-camp dont tout le monde parlait dans la ville de C..., et qui n'avait pas même daigné jeter un coup d'œil sur les belles demoiselles de la députation, se trouva bien vengée ainsi du chagrin qu'elles lui avaient causé. La présentation du voile n'avait pas eu d'ailleurs le magnifique résultat que le maire en espérait. Marie-Louise ne s'était arrêtée à C..., que fort peu d'instants. Elle était fatiguée du voyage, et ne reçut aucune députation. M. Desmarets décida alors qu'il fallait présenter le voile à l'empereur lui-même au moment du départ. La vieille demoiselle de Bois-d'Aumont, qui avait brillé autrefois à la cour de Louis XV, fut chargée, en raison de son expérience, de remettre le voile. Mais elle s'y prit si mal qu'elle le laissa tomber sur les genoux de Sa majesté. L'empereur était peu patient dans de pareilles occasions : il se débarrassa vivement du voile, le laissa tomber, et s'élança à cheval sans y prendre garde et d'un air mécontent.

Les notables de C... restèrent consternés.

Adolphe Brotier, proposa alors d'acheter ce malheureux voile, à condition que le prix en serait réparti entre les pauvres de la ville. Ce marché étant conclu, il donna le voile de Marie-Louise à Thérèse Brusson, qui s'en para le jour de son mariage.

Adolphe Brotier obtint encore de l'avancement dans les campagnes suivantes, et parvint au grade de général de brigade un peu avant les événements de 1814, qui le rendirent à la vie civile.

Quant à Pierre Houchard, il s'était engagé le jour même du retour de son heureux rival, bien décidé, disait-il, ou de se faire tuer à la première occasion, ou à devenir aide-de-camp, lui aussi, comme Adolphe Brotier. Le pauvre garçon partit pour l'Espagne. Au siège de Ciudad-Rodrigo, il eut les deux jambes emportées par un boulet. Il mourut quelques jours après à l'ambulance.

ARNOULD FRÉMY.



LE MARIAGE.

..... Les fleurs parent l'autel;
Le cierge saint pour les époux s'allume;
Le chant d'hymen s'élève, l'encens fume;
Et les serments sont écrits dans le ciel.

MILLEVOYE.

En élevant le mariage à la dignité de sacrement, Jésus-Christ nous a montré d'abord la grande figure de son union avec l'Eglise. Quand on songe que le mariage est le pivot sur lequel roule l'économie sociale (1), peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint ? On ne saurait trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion.

L'Eglise a multiplié ses soins pour un si grand acte de la vie. Elle a déterminé les degrés de parenté où l'union de deux époux serait permise.

Elle a conservé les fiançailles, qui remontent à une grande antiquité (2). Aulu-Gelle (3) nous apprend qu'elles furent connues du peuple du Latium; les Romains les adoptèrent; les Grecs les ont suivies; elles étaient en honneur sous l'ancienne alliance; et, dans la nouvelle, Joseph fut fiancé à Marie. L'intention de cette coutume est de laisser aux deux époux le temps de se connaître avant de s'unir.

Dans nos campagnes, les fiançailles se montraient encore avec leurs grâces antiques. Par une belle matinée du mois d'août, un jeune paysan venait chercher sa prétendue à la ferme de son futur beau-père. Deux ménestriers, rappelant nos anciens *minstrels*, ouvraient la pompe en jouant sur leur violon des romances du temps de la chevalerie, ou des cantiques de pèlerins. Les siècles, sortis de leurs tombeaux gothiques, semblaient accompagner cette jeunesse avec leurs vieilles mœurs et leurs vieux souvenirs. L'épousée recevait du curé la bénédiction des fiançailles, et déposait sur l'autel une quenouille entouré de rubans. On retournait ensuite à la ferme; la dame et le seigneur du lieu, le curé et le juge du village, s'asseyaient avec les futurs époux, les laboureurs et les matrones, autour d'une table

(1) En effet l'union de l'homme et de la femme est l'élément primitif de la société: elle a donné naissance à la famille; la famille, à son tour, a formé la tribu, et de celle-ci est sortie la nation.

Dans le gouvernement de chaque peuple, on retrouve cet élément primitif, ce principe générateur, cette base fondamentale de la société. Changer les conditions du mariage, ce serait changer aussi l'organisation sociale et l'existence politique des peuples.

(2) "Fiançailles," du latin "fidentia," assurance dans la foi, d'où l'ancien mot "fiance."

(3) Aulu-Gelle, grammairien latin, auteur des "Nuits Attiques," florissait vers l'an 130.

où étaient servis le verrat d'Eumée (4) et le veau gras des patriarches. La fête se terminait par une ronde dans la grange voisine; la demoiselle du château dansait, au son de la musette, une ballade avec le fiancé, tandis que les spectateurs étaient assis sur la gerbe nouvelle, avec les souvenirs des filles de Jéthro (5) des moissonneurs de Booz (6), et des fiançailles de Jacob et de Rachel (7).

La publication des bans suit les fiançailles. Cette excellente coutume, ignorée de l'antiquité, est entièrement due à l'Eglise (1). L'esprit de cette loi est de prévenir les unions clandestines, et d'avoir connaissance des empêchements de mariage qui peuvent se trouver entre les parties contractantes.

Mais enfin le mariage chrétien s'avance; il vient avec un tout autre appareil que les fiançailles. Sa démarche est grave et solennelle, sa pompe silencieuse et auguste: l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles et la bénédiction nuptiale (paroles que Dieu même prononça sur le premier couple du monde), en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'acte le plus important de la vie, qu'il va, comme Adam, devenir le chef d'une famille, et qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite: l'image des plaisirs disparaît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'autel: "O Eve! sais-tu bien ce que tu fais? sais-tu qu'il n'y a plus pour toi d'autre liberté que celle de la tombe (2)? Sais-tu ce que c'est que de porter, dans tes entrailles mortelles, l'homme immortel et fait à l'image d'un Dieu (3)?" Chez les anciens, un hyménée n'était qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie, qui n'enseignait rien des graves pensées que le mariage inspire: le christianisme seul en a rétabli la dignité.

L'épouse du chrétien n'est pas une simple mortelle: c'est un être extraordinaire, mystérieux, angélique; c'est la chair de la chair, le sang du sang de son époux. L'homme, en s'unissant à elle, ne fait que reprendre une partie de sa substance: son âme, ainsi que son corps, sont incomplets sans la femme (4): il a la force; elle a la beauté; il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie; mais il n'entend rien aux détails domestiques, la femme lui manque pour apprêter son repas et son lit. Il a des chagrins, et la compagne de ses nuits est là pour les adoucir. Sans la femme, il serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. Enfin l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent et meurent ensemble; ensemble ils élèvent les fruits de leur union: en poussière ils retournent ensemble, et se retrouvent ensemble par delà les limites du tombeau.

CHATEAUBRIAND.

(4) Eumée, personnage de l'Odyssée, était le gardien des troupeaux de Laërte, père d'Ulysse. Lorsque celui-ci revint dans ses Etats, il se présenta à Eumée sous les habits d'un mendiant; ce fidèle serviteur s'empressa de l'accueillir, et lui servit à son repas un des verrats confiés à sa garde. En signe de réjouissance, pour fêter une bienvenue, on tuait des verrats chez les Grecs, et des veaux gras chez les Hébreux.

(5) Jéthro, beau-père de Moïse, vivait vers l'an 1530 avant J. C.

(6) Booz, riche cultivateur hébreu, qui épousa Ruth, veuve de Mahalon, et dont il eut Obed, aïeul de David.

(7) Rachel, seconde fille de Laban, épouse de Jacob et mère de Joseph et de Benjamin.

(1) Le concile général de Latran, qui se tint sous Innocent III, ordonna que la publication des bans se ferait dans toute l'Eglise. Le concile de Trente renouvela depuis cette ordonnance.

(2) Expression exagérée d'un sentiment vrai.

(3) Belle antithèse.

(4) L'auteur devait dire: Son âme et son corps sont incomplets sans la femme; ou: Son âme, ainsi que son corps, est incomplète sans la femme.

LES CONTES DE LA FAMILLE.

(Kinder Und Hausmarchen : Contes pour les enfants et pour la maison.)

PAR LES FRÈRES GRIMM.

PRÉFACE.



Si l'histoire de ces contes n'était vraie d'un bout à l'autre, elle formerait elle-même un conte charmant.

Il y avait une fois deux frères très-savants, ce qui se voit souvent en Allemagne, et très-unis, ce qui ne se voit presque nulle part. Ces deux frères portaient un nom célèbre depuis plus de cent ans : ils s'appelaient Grimm.

Ils firent leurs études ensemble à l'Université de Göttingue, aimés de leurs professeurs et de leurs camarades, l'aîné instruisant le plus jeune dans leurs travaux, le plus jeune amusant l'aîné dans leurs jeux. Ils se partageaient tous les prix à la fin de l'année ; mais ils triomphaient sans envie, car leur modestie égalait leur mérite, et il était encore honorable de vaincre après eux.

Quand nos enfants furent des hommes, et nos écoliers des docteurs, ils se dirent : " Qu'allons nous faire ? Le commerce étouffe l'esprit ; le barreau dessèche le cœur ; la médecine est une lotterie ; la diplomatie, une école de mensonge ; la guerre, un coupe-gorge. Les voyages lointains nous séparent, et puis nous aimons tant notre pays ! Restons ensemble à Göttingue et soyons professeurs. Nous aimerons nos élèves comme nos maîtres nous ont aimés, et nos élèves nous aimeront comme nous avons aimé nos maîtres."

Ce qui fut dit fut fait, et les deux frères s'attachèrent à l'Université de Göttingue, dont ils devinrent bientôt la lumière et la gloire.

Cependant, tout en instruisant les autres, ils continuèrent de s'instruire eux mêmes. La science n'est-elle pas un escalier sans fin, qui se perd dans les cioux ? Nos professeurs s'arrêtèrent prudemment à un échelon, mais au plus solide et au plus varié : l'étude de la vieille langue, de la vieille littérature et des vieilles coutumes germaniques. Ils s'y livrèrent avec un ardeur toute filiale, et publièrent des travaux du plus grand prix, notamment une grammaire qui ferait rougir nos grammaires françaises, un livre merveilleux sur la mythologie des peuples du Nord, et un

traité des origines et des institutions de l'Allemagne, véritable monument national.

Bref, du nom illustre qu'ils portaient, nos deux savants firent un nom populaire.

Or, tout en fouillant leur mine souterraine, MM. Grimm en firent jaillir des rayons qui offusquèrent le gouvernement. . . . Il y a des gouvernements—hiboux qui ont peur du soleil. Un jour l'aîné reçut une lettre qui lui enlevait du même coup son titre et sa place, les honneurs et la fortune. . . .

Il court chez son frère, et lui dit :

—Je suis destitué, je n'ai plus que ton foyer pour asile et ton cœur pour soutien.

—Alors embrassons-nous, frère, répond le cadet, car je suis destitué aussi.

Et voilà nos professeurs, déjà consolés, se demandant pour la seconde fois : " Qu'allons-nous faire ! "

La même idée leur vint à tous deux en même temps :

—On nous chasse de la grande maison de l'Université, allons vivre sur les grandes routes. On nous ôte le sceptre des professeurs, prenons le bourdon des pèlerins. . . . Nous en savons et nous en avons déjà dit bien long (1) sur les vieilles traditions de notre pays, mais les bonnes femmes, les pâtres et les mendiants en savent encore plus long que nous. . . . Allons les visiter et les interroger. Nous parcourrons ainsi toute l'Allemagne, et nous en réunirons tous les contes populaires. Nous écouterons les mariniers du Rhin, les chasseurs de la Hesse, les charbonniers de la Forêt-Noire, les aventuriers de la Bohême, les vigneronns du Palatinat. Nous ferons parler les anciennes cathédrales et les anciens palais. Nous dénicherons les légendes au sommet des tourelles, sous la pierre des tombeaux oubliés, dans les ogives et les meurtrières des vieux *burgs*, entre la ruine croulante et le lierre qui la festonne. Nous graverons tout cela dans notre mémoire ; nous en ferons un livre sans égal, et ce sera le couronnement léger de notre imposant édifice.

Bientôt les deux frères sortirent de Göttingue, leur bâton à la main. Il regardèrent où soufflait le vent et il se dirigèrent de ce côté,—non sans avoir dit adieu à Mme Bettina d'Arnim, l'illustre protectrice de leur disgrâce.

Charmant voyage qu'un voyage à pied, ainsi fait à deux, à loisir et à plaisir, avec un crayon pour bagage et la fantaisie pour guide. . . . Victor Hugo l'a dit il y a trois ans, tout en suivant au bord du Rhin les traces des frères Grimm : " A pied ! on s'appartient, on est content, on est tout entier aux incidents de la route, à la ferme où l'on déjeune, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille. On part, on s'arrête, on repart. On va et on rêve devant soi. La marche berce la rêverie, la rêverie voile la fatigue. La beauté du paysage cache la longueur du chemin. On ne voyage pas, on erre. A chaque pas qu'on fait, il vous vient une idée ; car il n'est point d'imagination plus ailée, plus riche et plus joyeuse que celle d'un homme à pied. *Musa pedestris !* "

Ainsi nos deux frères parcoururent l'Allemagne dans tous les sens, se levant avec le soleil et marchant dans la rosée, écoutant les moissonneurs à l'ombre pendant la chaleur, et les fileuses à la veillée sur la pierre de l'âtre, consolant la veuve du batelier entraîné par les ondes dans les tourbillons de Pfaffermuth ou de Groswerth, descendant jusqu'au fond de ces gouffres où les mi-

(1) MM. Grimm avaient commencé avant leur destitution à publier les Contes familiers de l'Allemagne.

neurs habitent avec les esprits de la terre, partageant tour à tour la table ou le lit du pauvre et du riche, reçus partout comme des génies familiers et populaires, payant à chaque conteur son récit, avec l'obole du pèlerin ou le sourire de l'amitié.

Que de pots de bière et de flacons de vin du Rhin échangés dans les villages et dans les châteaux contre autant d'histoires de fées ou d'enchanteurs, de récits à faire rire du matin au soir ou à faire trembler du soir au matin ?

Les sonneurs d'Aix-la-Chapelle leur racontèrent comment le diable donna un million d'or aux bourgmestres de cette ville pour bâtir leur église, à condition qu'il enlèverait la première âme qui en franchirait la porte, et quel bon tour lui jouèrent les dits bourgmestres en faisant entrer d'abord un loup dans la dite église. Puis ils leur montrèrent le fauteuil de pierre où dort depuis sept cents ans le sceptre de Barberousse, transporté de Syrie en Allemagne par les bergers de Cydnus.

En fait de spectres, combien n'en virent-ils pas de milliers autour du beffroi de la cathédrale de Cologne, des vingt-sept clochers qui lui servent de satellites, et des sept montagnes qu'on embrasse de son campanile !

Ils recueillirent autant de légendes qu'il passe de flots dans le Rhin, autant de contes qu'il réfléchit de belles villes et de jolis villages, de montagnes couvertes de grappes d'or et de forêts échelonnées,—tout en suivant le cours du grand fleuve depuis sa source jusqu'à son embouchure, et en interrogeant l'écho des innombrables ruines qui laissent tomber dans ses ondes les derniers fleurons de leurs créneaux.

Ils rencontrèrent successivement l'ombre de César, de Charlemagne, de Roland, d'Othon, des quatre Electeurs, de Charles-Quint, de Frédéric, de Napoléon. Ils entendirent gazouiller, comme des oiseaux dans leurs nids, ces fabliaux merveilleux qui peuplent les vieux châteaux gothiques de belles filles et de chevaliers, d'ondins et de gnomes, de tous les esprits des rochers, des bois et des fontaines.

Il ne tint qu'à eux de causer la nuit avec le chasseur noir monté sur son grand cerf à sept andouillers ; avec les six pucelles du marais Rouge ; avec Wodon, le dieu qui avait dix bras et dix mains ; avec la pie, qui racontait l'histoire de sa grand'mère ; avec les joyeux marmousets de Zeitelmoos ; avec Everard le Barbu, qui remettait en chemin les chasseurs égarés ; avec cet ange et ce démon de Gernsback, qui avaient placé leurs chaires sur les deux rives en face l'une de l'autre ; avec les fées de la Wisper, petites et fourmillantes comme des sauterelles ; avec ce diable Urian, qui laissa bêtement tomber aux portes d'Aix la montagne qu'il apportait de Leyde pour écraser la ville impériale ; avec cette légion d'aventuriers dont parle le poète cité tout à l'heure, "personnages à demi-enfoncés dans l'impossible, et tenant à peine par le talon à la vie réelle, qui vont et viennent dans tous les contes de bonnes femmes, perdus au milieu des bois sur leur lourd cheval, suivis de leur lévrier efflanqué, regardés tantôt quelque noir charbonnier assis près d'un feu, qui n'est autre que Satan entassant dans un chaudron les âmes des trépassés ; tantôt des nymphes à demi nues qui leur offrent des cassettes pleines de pierreries ; tantôt de petits hommes vieux qui leur font retrouver leur fiancée sur une montagne, endormie dans un lit de mousse, au fond d'un beau pavillon tapissé de coraux et de coquilles ; tantôt quelque puissant nain qui, disent les vieux poèmes, tient parole de géant."

A Velmick, dans la nuit du 18 janvier, ils entendirent sonner sous terre la cloche que le seigneur de Falkenstein avait jetée dans son puits avec le prieur-chaplain.

Du haut de la terrible tour de la *Souris* (*die Maus*), ils virent les fantômes de Gela, fiancée de Barberousse, et d'Hillegarde, épouse de Charlemagne, herboriser dans les vallons pour les pauvres et les malades ; et ils apprirent comment le géant Kuno avait fait manger le chat par la souris, en élevant ses tourelles au-dessus du burg de *die Katz* (le chat).

Ils n'oublièrent point le *village des barbiers*, peuplé jadis par les Figaros que le diable laissa tomber de son sac en allant raser l'empereur Barberousse ; ni les ravins de Saint-Goar et de Lurley, où d'un coup de pistolet l'écho fait sept coups de canon ; ni Lorch, où la fée Avo imagina l'art de la draperie pour vêtir son amant, le frileux Heppius ; ni le Falkenburg, tout plein des souvenirs de Guntran et de Liba, ces deux époux séparés par la jalouse pucelle du château de la forêt, qui, après s'être peignée près d'une tombe ouverte, y fit tomber l'infidèle en le touchant de sa main glacée ; ni la Mausethürm, où l'évêque Hatto fut mangé par les rats pour avoir laissé mourir de faim le peuple de Mayence ; ni le Ræmer de Francfort, où Charlemagne passe chaque nuit la revue des empereurs autour de la table de cuir ; ni le Schwalben-nest (nid d'hirondelles), où Bligger, le féroce burgrave, tomba raide mort sous l'excommunication du pape ; ni le gros tonneau de Heidelberg qui contient cinq cent soixante-six mille quatre cents bouteilles de vin ; ni tous les manoirs de ce pays fabuleux, où les statues dorment le jour immobiles, et s'éveillent la nuit pour errer dans les décombres.

Quels contrastes observés par nos voyageurs dans cette longue course, depuis les ballades gracieuses du Rhin jusqu'aux effroyables histoires des montagnes où Gœthe a placé le sabbat de ses sorcières ; depuis les bois inexplorés de la Bohême jusqu'aux célestes ombrages de la Forêt-Noire ; depuis ce Danube dont les rives tremblent encore du passage d'Attila et des Huns, jusqu'à cette Moselle qui va jeter les idées françaises dans ce Rhin qui veut rester allemand, comme nous allons infuser dans notre langue rebelle les naïfs récits des professeurs germains.

Parmi les conteurs que nos pèlerins mirent à contribution, les plus savants et les plus discrets furent ces musiciens et chanteurs ambulants qu'on voit encore sur les grandes routes d'Allemagne avec l'ancien costume national, le pourpoint à crevés, la fraise et le petit manteau, le large chapeau orné de la pipe de terre, les longs cheveux sur le cou, le violon sur l'épaule et le chien sur les talons, journaux vivants et chroniques parlantes du pays, infatigables buveurs de bière qui ne connaissent pas plus le fond de leur estomac que le fond de leur mémoire.

Après ces chanteurs, vinrent les commères, si même elles n'eurent pas le premier rang, car qui oserait disputer la palme du conte aux commères de village ?

Il en est une surtout que les frères Grimm écoutèrent pendant un mois entier. . . ., et qu'ils écouteront encore, sans la nécessité de borner toute chose. Cette brave femme dont la langue a trouvé le mouvement perpétuel, cette descendante des fées et des nains, qui a tout appris sans rien oublier, habite un petit village de la Saxe aux environs de Cassel. Nos auteurs lui doivent leurs meilleurs récits, et dans leur reconnaissance ils ont publié son portrait, que nous ferons graver à notre tour. Nos jeunes lecteurs trouveront certes que la bonne femme de Saxe est bien digne de l'immortalité.

Quand MM. Grimm rentrèrent au logis et déposèrent le bâton de voyage, après avoir fini cette patiente cueillette de légendes et de traditions, ils firent soigneusement un bouquet des plus fraîches et des plus parfumées, et ils publièrent leur recueil sous le simple titre de *Kinder und Hausmärchen* (*Contes pour les enfants et pour la maison*).

Ce fut un succès, une vogue, une fureur, dont rien ne peut donner l'idée. . . . Après le premier volume, il en fallut un second, et six éditions parurent coup sur coup, tirées à des milliers d'exemplaires. Grands et petits savouraient à l'envi le livre national. Les vieillards y retrouvaient leurs souvenirs, les plus purs ; les enfants leurs rêves les plus merveilleux ; les poètes leurs fantaisies les plus charmantes ; tous une lecture délicieuse et irrésistible.

Les contes du chanoine Schmidt, si aimés pourtant, furent abandonnés pour les contes des frères Grimm. Et cette supériorité s'explique d'elle-même : les contes du chanoine Schmidt ont été faits par lui, tandis que ceux des frères Grimm ont été faits par tout le monde. Or, quel homme pourrait lutter d'imagination avec tout un peuple, et avec un peuple comme les Allemands ?

Eh bien ! chose incroyable ! les contes du chanoine Schmidt sont le livre le plus populaire en France, et les contes des frères Grimm n'ont pas encore eu l'honneur d'une traduction !

Cette bonne fortune était réservée aux lecteurs du *Musée des familles*,—enfants grands et petits,—à qui nous allons donner successivement les chefs-d'œuvre les plus amusants des professeurs de Göttingue, illustrés avec toute la fantaisie et toute l'humour qu'ils comportent, et traduits en collaboration avec M. N. Martin, ce poétique enfant de l'Allemagne adopté par la France, ce gracieux auteur d'*Ariel*, des *Cordes graves*, et des excellentes études germaniques publiée dans l'*Artiste* et dans la *Revue de Paris*.

Nous choisissons d'abord, comme échantillons, un conte domestique, un conte satirique, un conte philosophique et un conte fantastique.

P. C.

L'ÂIEUL ET LE PETIT-FILS.

Il y avait une fois un homme vieux, vieux comme les pierres. Ses yeux voyaient à peine, ses oreilles n'entendaient guère, et ses genoux chancelaient. Un jour, à table, ne pouvant plus tenir sa cuiller, il répandit de la soupe sur la nappe, et même un peu sur sa barbe. Son fils et sa bru en prirent du dégoût, et désormais le vieillard mangea seul, derrière le poêle, dans un petit plat de terre à peine rempli. Aussi regardait-il tristement du côté de la table, et des larmes roulaient sous ses paupières ; si bien qu'un autre jour, échappant à ses mains tremblantes, le plat se brisa sur le parquet. Les jeunes gens grondèrent, et le vieillard poussa un soupir. Alors ils lui donnèrent pour manger une écuelle de bois. Or, un soir qu'ils soupaient à table, tandis que le bonhomme était dans son coin, ils virent leur fils, âgé de quatre ans, assembler par terre de petites planches.

—Que fais-tu là ? lui demandèrent-ils.

—Une petite écuelle, répondit le garçon, pour faire manger papa et maman quand je serai marié. . . .

L'homme et la femme se regardèrent en silence. . . ; des larmes leur vinrent aux yeux. Puis ils rappelèrent entre eux l'âieul qui ne quitta plus la table de famille.

LE DOCTEUR UNIVERSEL.

Il y avait une fois un pauvre paysan nommé *Ecrevisse*. Ayant porté une charge de bois chez un docteur, il remarqua les mets choisis et les vins fins dont se régalaient celui-ci, et demanda, en ouvrant de grands yeux, s'il ne pourrait pas aussi devenir docteur ?

—Oui certes, répondit le savant : il suffit pour cela de trois choses : 1^o procure-toi un abécédaire, c'est le point principal ; 2^o vends ta voiture et tes bœufs pour acheter une robe et tout ce qui concerne le doctorat ; 3^o mets à ta porte une enseigne avec ces mots : *Je suis le docteur universel*.

Le paysan exécuta ces instructions à la lettre. A peine exerçait-il son nouvel état, qu'une somme d'argent fut volée à un riche seigneur du pays. Ce seigneur fait mettre les chevaux à sa voiture et vient demander à notre homme s'il est bien le *docteur universel*.

—C'est moi-même, monseigneur.

—En ce cas, venez avec moi pour m'aider à retrouver mon argent.

—Volontiers, dit le docteur ; mais Marguerite, ma femme, m'accompagnera.

Le seigneur y consentit, et les emmena tous deux dans sa voiture. Lorsqu'on arriva au château, la table était servie ; le docteur fut invité à y prendre place.

—Volontiers, répondit-il encore ; mais Marguerite, ma femme, y prendra place avec moi.

Et les voilà tous deux attablés. Au moment où le premier domestique entrainait portant un plat de viande, le paysan pousse sa femme du coude et lui dit :

—Marguerite, celui-ci est le premier.

Il voulait dire le premier plat ; mais le domestique comprit le premier voleur, et comme il l'était en effet, il prévient en tremblant ses camarades :

—Le docteur sait tout ! notre affaire n'est pas bonne ; il a dit que j'étais le premier !

Le second domestique ne se décida pas sans peine à entrer à son tour ; à peine eut-il franchi la porte avec son plat que le paysan, poussant de nouveau sa femme :

—Marguerite, voici le second !

Le troisième eut la même alerte, et nos coquins ne savaient plus que devenir. Le quatrième s'avance néanmoins, portant un plat couvert (c'étaient des écrevisses). Le maître de la maison dit au docteur :

—Voilà une occasion de montrer votre science. Devinez ce qu'il y a là-dedans.

Le paysan examine le plat, et, désespérant de se tirer d'affaire :

—Hélas ! soupire-t-il, pauvre *Ecrevisse* ! (On se rappelle que c'était son premier nom.)

A ces mots, le seigneur s'écrie :

—Voyez-vous, il a deviné ! Alors il devinera qui a mon argent !

Aussitôt le domestique, éperdu, fait signe au docteur de sortir avec lui. Les quatre fripons lui avouent qu'ils ont dérobé l'argent, mais qu'ils sont prêts à le rendre et à lui donner une forte somme s'il jure de ne les point trahir ; puis ils le conduisent à l'endroit où est caché le trésor. Le docteur, satisfait, rentre et dit :

—Seigneur, je vais maintenant consulter mon livre, afin d'apprendre où est votre argent.

Cependant un cinquième domestique s'était glissé dans la cheminée pour voir jusqu'où irait la science du devin. Celui-ci feuilleta en tous sens son abécédaire, et, ne pouvant y trouver un certain signe :

Tu es pourtant là-dedans, s'écrie-t-il avec impatience, et il faudra bien que tu en sortes !

Le valet s'échappe de la cheminée, se croyant découvert, et crie avec épouvante :

—Cet homme sait tout !

Bientôt le docteur montra au seigneur son argent, sans lui dire qui l'avait soustrait ; il reçut de part et d'autre une forte récompense, et il fut désormais un homme célèbre.

Mettez ensemble un peu de hasard et beaucoup d'aplomb, vous aurez presque toute la science des sorciers.

PITRE-CHEVALIER ET N. MARTIN.



MONTAIGNE (1).

... Naïf, d'un vain faste ennemi,
Il sait parler en sage, et causer en ami.
DELILLE.



DANS tous les siècles où l'esprit humain se perfectionne par la culture des arts, on voit naître des hommes supérieurs qui reçoivent la lumière et la répandent, et vont plus loin que leurs contemporains, en suivant les mêmes traces. Quelque chose de plus rare, c'est un génie qui ne doive rien à son siècle, ou plutôt qui, malgré son siècle, par la seule force de sa pensée, se place de lui-même à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les temps les plus polis ; tel est Montaigne. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens. Son ouvrage reste, et fait seul toute la gloire littéraire d'une nation ; et lorsque, après de longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût et du talent, cet ouvrage, longtemps unique, demeure toujours original, et la France, enrichie tout à coup de tant de brillantes merveilles, ne sent pas refroidir son admiration pour ces antiques et naïves beautés. Un siècle nouveau succède, plus difficile

(1) Montaigne (Michel de), né au château de ce nom, dans le Périgord, en 1533, et mort au château de Gournay, en 1592.

Dès son enfance, son esprit fut cultivé avec le plus grand soin, et il apprit avec beaucoup de facilité l'allemand et les langues anciennes.

Ses "Essais," ouvrage philosophique, qui a eu une grande vogue, ont été appréciés diversement. Le célèbre Huet en a donné cette définition : "le bréviaire des honnêtes paresseux et des ignorants studieux qui veulent s'enfariner de quelque connaissance du monde et de quelque teinture des lettres." Le style en est à la fois simple et énergique ; mais il pêche souvent sous le rapport de la pureté et de la correction. Ajoutons qu'il y a dans sa morale trop de scepticisme.

à satisfaire, parce qu'il peut comparer davantage ; cette seconde épreuve n'est pas moins favorable à la gloire de Montaigne : on l'entend mieux, on l'imite plus hardiment ; il sert à rajeunir la littérature, qui commençait à s'épuiser ; il inspire nos plus illustres écrivains ; et ce philosophe du siècle de Charles IX semble fait pour instruire le dix-huitième siècle.

Quel est ce prodigieux mérite qui survit aux variations du langage, au changement des mœurs ? C'est le naturel et la vérité. Voilà le charme qui ne peut vieillir. Qui pourrait se lasser d'un livre de bonne foi, écrit par un homme de génie ? Ces épanchements familiers de l'auteur, ces révélations inattendues sur de grands objets et sur des bagatelles, en donnant à ses écrits la forme d'une longue confidence, font disparaître la peine légère que l'on éprouve à lire un ouvrage de morale. On croit converser ; et comme la conversation est piquante et variée, que souvent nous y venons à notre tour, que celui qui nous instruit a soin de nous répéter : *Ce n'est pas ici ma doctrine, c'est mon étude*, nous avouons ses faiblesses pour nous convaincre des nôtres, et nous corrige sans nous humilier, jamais on ne se lasse de l'entretien.

L'ouvrage de Montaigne est un vaste répertoire de souvenirs et de réflexions nées de ces souvenirs. Son inépuisable mémoire met à sa disposition tout ce que les hommes ont pensé. Son jugement, son goût, son instinct, son caprice même lui fournissent aisément des pensées nouvelles. Sur chaque sujet, il commence par dire tout ce qu'il sait, et, ce qui vaut mieux, il finit par dire ce qu'il croit. Cet homme qui, dans la discussion, cite toutes les autorités, écoute tous les partis, accueille toutes les opinions, lorsque enfin il vient à décider, ne consulte plus que lui seul, et donne son avis, non *comme bon, mais comme sien* : une telle marche est longue, mais elle est agréable.

On sait avec quelle constance il avait étudié les grands génies de l'ancienne Rome, combien il avait vécu dans leur commerce et dans leur intimité. Doit-on s'étonner que son ouvrage porte, pour ainsi dire, leur marque, et paraisse, du moins pour le style, écrit sous leur dictée ? Souvent il change, modifie, corrige leurs idées. Son esprit, impatient du joug, avait besoin de penser par lui-même ; mais il conserve les richesses de leur langage et les formes de leur diction. L'heureux instinct qui le guidait, lui faisait sentir que, pour donner à ses écrits le caractère de durée qui manquait à sa langue, trop imparfaite pour être déjà fixée, il fallait y transporter, y naturaliser en quelque sorte les beautés d'une autre langue qui, par sa perfection, fût assurée d'être immortelle ; ou plutôt, l'habitude d'étudier les chefs-d'œuvre de la langue latine le conduisait à les imiter. Il en prenait à son insu toutes les formes, et se faisait Romain sans le vouloir. Quelquefois, réglant sa marche irrégulière, il semble imiter Cicéron même. Sa phrase se développe lentement, et se remplit de mots choisis qui se fortifient et se soutiennent l'un l'autre dans un enchaînement harmonieux. Plus souvent, comme Tacite, il enfonce profondément la signification des mots, met une idée neuve sous un terme familier, et, dans une diction fortement travaillée, laisse quelque chose d'inculte et de sauvage. Il a le trait énergique, les sons heurtés, les tournures vives et hasardées de Salluste, l'expression rapide et profonde, la force et l'éclat de Pliny l'ancien. Souvent aussi, donnant à sa prose toutes les richesses de la poésie, il s'épanche, il s'abandonne avec l'inépuisable facilité d'Ovide, ou respire la verve et l'âpreté de Lucrèce. Voilà les diverses couleurs qu'il emprunte de toutes parts pour tracer des tableaux qui ne sont qu'à lui.

VILLEMAIN.

Discours couronné à l'Académie française, 1812.

ETUDES RELIGIEUSES.

VINGT-QUATRE HEURES A LA TRAPPE

DE

BELLEFONTAINE.

Envoi. Grande nouvelle ! Sacre d'un abbé. Arrivée à la Trappe. La réception. Le silence éternel. Le père Marie-Bernard. Visite du couvent. La cour. Les cloîtres. Le cimetière. Mort et funérailles du trappiste. Le chapitre des Coulpes. Le réfectoire. Le dortoir. L'office de nuit. Le Salve, Regina. Les ateliers et le travail. Bonheur et santé des trappistes. Erreurs et préjugés. Paysage. La voiture de monseigneur ! Les cent vingt moines. L'histoire du comte de la Forêt-Divonne.

A MADAME LA MARQUISE DE MALESTROIT DE BRUC, AU
CHATEAU DE LA NOE.

Paris, 25 novembre 1845.

MADAME,



ORSQUE assis à votre noble foyer, où rayonnent toutes les vertus et toutes les gloires bretonnes, où sourient toutes les grâces et toutes les distinctions françaises, je vous ai raconté mon pèlerinage du mois dernier à la Trappe de Bellefontaine, j'avais (pardonnez-moi cette franchise,) l'esprit distrait par mille sentiments, dont le plus vif était ma reconnaissance pour votre charmante hospitalité. D'ailleurs, le moyen de ramener intérieurement, sur l'étroit horizon de mes souvenirs, mes yeux éblouis par ce panorama de dix lieues qu'on embrasse de la colonnade grecque de votre château ? Néanmoins vous avez alors écouté mon récit avec une attention si profonde et si flatteuse, qu'au moment de le compléter aujourd'hui à tête reposée, — sans autre horizon que ce coin de ciel parisien qui tient dans un carreau de fenêtre, sans autre diversion que ce bruit de cent mille voitures auquel on s'habitue comme vos meuniers au tictac de leur moulin, — je me fais, madame, un devoir précieux de vous dédier le tableau dont vous avez agréé l'esquisse.

J'avais déjà vu la Trappe de Bellefontaine en des circonstances trop chèrement douloureuses pour être livrées au public. Vous savez que mon plus intime ami d'enfance, esprit éminent et cœur généreux s'il en fut, repose dans le cimetière de ce couvent, enveloppé de la robe blanche des frères de chœur, et couvert de la petite croix noire qui confond tous les citoyens de cette répu-

blique sacrée. Encore agité de ces émotions impérissables, je dinais, le dimanche 26 octobre, chez Mme la marquise de la Bretèche, — en ce château du Couboureau, non moins célèbre par la gracieuse hospitalité, que par ses perspectives rivales de celles de Clisson, — lorsqu'on m'annonça que le sacre du nouvel abbé de la Trappe, fixé d'abord au 12 novembre, aurait lieu le surlendemain, 28 octobre. Je savais que cet abbé était un personnage arraché volontairement au grand monde, qu'un intérêt mystérieux s'attachait à sa naissance, à son histoire et à son élection même.... Je savais enfin qu'une consécration abbatiale est la plus curieuse et la plus rare cérémonie qui se puisse voir en France au dix-neuvième siècle.... Je résolus donc de me trouver, à tout prix, le 27 octobre, à Bellefontaine, avant l'arrivée de l'évêque d'Angers, dont la réception ne serait pas le moindre épisode de la fête. Je voulais aussi étudier à fond, pour nos lecteurs, ce fameux ordre de la Trappe, sur lequel on n'a jamais donné que des détails faux ou incomplets.

Je partis le soir même pour Mortagne, après avoir salué dans l'ombre la colonne mutilée de Torfou. Au lieu de gratter sur ce monument les noms ineffaçables de Bonchamps, de Charette, de Lescuré et d'Elbée, pourquoi n'y avoir pas ajouté le nom de Kléber, ce glorieux vaincu des géants vendéens ? Il est temps d'écrire enfin cette grande histoire de l'Ouest autrement qu'avec les petites passions contemporaines ! A Mortagne, la Sèvre me déroba ses charmes sous un impénétrable brouillard. En vain le soleil essaya de venir à mon aide, la jolie rivière refusa obstinément de lever son voile. Je ne fis que traverser Chollet, et j'arrivai le 26, à trois heures, au monastère de Bellefontaine.

Il est situé à deux lieues de Beaupréau, près de cette fameuse lande de Bégrolle, où tant de vendéens tombèrent le 16 octobre 1793, à côté de MM. d'Elbée et de Bonchamps blessés à mort. Grâce au labeur infatigable des moines, cette lande inculte, inondée de sang, se couvre aujourd'hui de moissons dorées. Et peut-être, dit M. Muret, la charrue du trappiste heurte encore des débris d'armes et des ossements de soldats. Le religieux prie alors pour ces chrétiens inconnus, sans se demander s'ils étaient blancs ou bleus.

Ce touchant spectacle de la prière dans le travail, en pleine campagne, frappe inévitablement le voyageur, aux approches du couvent. Les frères convers sont épars dans les champs, courbés sous leurs épais frocs bruns, maniant la pioche, le soc ou la faucille, et arrosant la terre de leurs sueurs fécondes. Tout à coup la cloche de l'église sonne. A cette voix du ciel, les moines se redressent, les bras s'arrêtent, les instruments tombent, et les cœurs s'élèvent à Dieu. Ces muettes invocations se renouvellent d'heure en heure.

Le voyageur se sent déjà transporté loin de notre siècle et de notre monde ; mais c'est bien autre chose lorsqu'il franchit le portail de l'abbaye ! Il entre alors de plain-pied dans le moyen âge, et toutes les merveilles de l'ancienne foi revivent à ses yeux.

Une foule d'invités et de curieux affluant ce jour-là au couvent, la cérémonie de la réception était supprimée. Voici en quoi elle consiste : Tout homme (1) qui se présente à la Trappe, clerc ou laïque, prince ou mendiant, croyant ou impie, est accueilli, nourri et logé pendant trois jours. Le portier le salue du nom de frère, sans lui demander qui il est ni d'où il vient ; il le débarrasse de son bagage et de son bâton de pèlerin, et se prosterne devant lui sur

[1] Les femmes ne sont admises à la Trappe que lorsqu'on y consacre une nouvelle église. Mais en dehors du couvent, la charité des religieux ne distingue point les sexes.

les mains en implorant sa bénédiction. Puis il le conduit dans la salle de réception, où les deux frères de semaine, sans lui adresser la parole, tombent aussi à ses pieds, le front contre terre. Ceux-ci le conduisent à la chapelle, y font une prière mentale, le ramènent à la salle de réception, lui lisent un passage de *l'imitation de Jésus-Christ*, et le confient au père hôtelier qui, seul avec les portiers et l'abbé, rompt l'éternel silence du cloître. Il offre d'abord aux étrangers l'ordinaire de l'hôtellerie : des légumes, des œufs, des fruits et du vin, modeste mais excellent repas, toujours servi à tous, et souvent des mains de l'hôtelier même, après quoi il se met à leurs ordres pour la visite du couvent.

Le père Marie-Bernard, hôtelier de Bellefontaine, est un type accompli de bonne grâce et de bienveillance, d'esprit et de distinction. Dans son fin sourire, dans ses belles manières et dans son aimable conversation, on reconnaît à la fois l'homme de mérite et l'homme du monde. Ami intime de celui que nous pleurons, il m'a comblé de prévenances que je n'oublierai jamais. Ne pouvant me loger à l'hôtellerie, déjà pleine de prêtres des environs, son premier soin fut de mettre à ma disposition la maisonnette du garde, où je trouvai un bon lit de plume, quatre murs blanchis avec soin, une belle Vierge dorée dans sa niche, et une petite fenêtre au soleil levant.

Après avoir pris possession de ce gîte, je me hâtai de visiter le monastère avant qu'il fût encombré par la foule. L'hôtellerie, qui est près du portail, se compose de la salle de réception, d'une salle à manger, et de quelques chambres pour les voyageurs. Toutes ces pièces sont blanchies à la chaux, garnies de simples meubles, de chaises de paille, et ornées de gravures et d'inscriptions religieuses. La table commune, disposée en fer à cheval, peut recevoir trente ou quarante convives. Une pancarte, affichée au-dessus, invite les étrangers à ne s'adresser qu'aux père hôtelier, tout autre religieux ne pouvant leur répondre ; à garder eux-mêmes le silence dans l'église, au réfectoire, au dortoir, au chapitre, à la cuisine et dans les cloîtres ; à ne point chercher à voir, à ne pas même reconnaître les amis ou les parents qu'ils auraient dans le monastère.

Ce renoncement des trappistes à leur propre famille est sans doute leur plus cruel sacrifice. Toutes les lettres qu'on leur adresse sont ouvertes par l'abbé, qui les confisque ou les leur remet, suivant qu'il le juge à propos. Lorsque l'un d'eux a perdu son père ou sa mère, s'il est assez fort pour étouffer cette douleur, on lui annonce à part la fatale nouvelle ; si l'on se défie de son courage, la communauté réunie au chapitre apprend qu'un frère vient de perdre un de ses parents. L'orphelin, dit la règle, évite ainsi une *distraktion fâcheuse*, et tous prient pour le mort sans savoir son nom.

De la porte de l'hôtellerie, on embrasse la cour du monastère, dont l'aspect est tout à fait celui d'une grande ferme. Les écuries sont à gauche, les remises et les granges à droite ; au milieu, les meules de paille et de foin ; dans le fond, les ateliers de forge, de menuiserie, de charpente, etc. Car les trappistes fabriquent eux-mêmes tous les objets qu'ils emploient. Mais l'agriculture est leur état et leur travail essentiel, et personne n'en pousse aussi loin qu'eux la perfection. On voit les uns toucher les bœufs ou les vaches, les autres préparer leur nourriture et leur litière, ceux-ci conduire la charrue, ceux-là ployer sous le faix des récoltes, d'autres surveiller la basse-cour, d'autres le jardin, d'autres le bois ; — tout cela avec une ardeur et une activité qui ne se reposent que dans la prière, au milieu d'un silence à peine interrompu par quelques signes à la manière des sourds-muets ; — et

tout cela encore pour héberger et nourrir chaque année des centaines de voyageurs et des milliers d'indigents. Car chaque trappiste ne dépense personnellement qu'environ cent quarante francs par année !

Que diraient, à cette vue, les badauds qui, sur la foi de Rabelais, se figurent tous les moines comme des fainéants égoïstes et intempérants ?

De la cour, l'hôtelier me conduisit dans les cloîtres, longues galeries cintrées qui servent aux processions, aux méditations particulières et aux lectures publiques. Ils forment un carré autour du cimetière, qui doit être le centre et pour ainsi dire le salon du couvent. Les yeux et les pas y aboutissent de tous les points : de la chapelle, du chapitre, du réfectoire, du dortoir, etc. C'est que toutes les pensées et tous les vœux des trappistes y aboutissent également. Ces hommes-là n'existent qu'en vue de la mort. Jeunes et vieux passent une partie du jour à contempler la fosse où ils aspirent. Ce cimetière est véritablement le champ du seigneur, comme disent les allemands. Ces rangs de tombes vertes sont bien des sillons disposés pour une moisson prochaine. Les corps y germent dans la corruption pour en sortir incorruptibles. Pas d'autre ornement que l'épais gazon, de petites croix noires, et des inscriptions comme celle-ci, qui m'est chère entre toutes : *Ici repose le père Pierre-Marie-Bernardin, décédé le....., d'âge trente-trois ans, de profession un jour.* Dans la mort comme dans la vie, le nom de la famille et du monde disparaît. A côté de cette tombe de mon ami, la dernière fermée, s'ouvrait la fosse, toujours béante, qui attend le premier qu'appellera le Seigneur. C'est surtout au bord de cette fosse que viennent méditer les trappistes, et voilà ce qui a fait dire à tort qu'ils creusaient chaque jour leur tombe. Ils ne se disent point non plus entre eux : *Frère il faut mourir*, puisqu'ils ne se parlent jamais. Cette allocution appartenait à des *frères du bien-mourir*.

J'ai vu la mort d'un trappiste, ce spectacle si envié par M. de Chateaubriand ! Voici ce que j'ai remarqué à travers mes larmes et ce que mon émotion a laissé dans ma mémoire. Après avoir reçu à l'infirmerie tous les secours de la science et de la charité (1), le mourant est revêtu de son habit religieux, porté dans le chœur de l'église, étendu sur un lit de paille et de cendre, les yeux tournés vers le saint-sacrement. Tous les frères s'agenouillent autour de lui, et psalmodient les prières des agonisants. Ensuite, cet homme muet depuis si longtemps prend la parole au bord de la tombe, et tandis que la cloche tinte sa dernière heure, élevant avec effort "une voix qui résonne déjà entre ses ossements," il appelle ses égaux et ses supérieurs à la pénitence, il leur montre, du seuil de l'éternité, le néant de cette vie ; il leur enseigne enfin à mourir comme lui-même, heureux de quitter la terre d'exil pour la véritable patrie. Quand ses compagnons ont ainsi recueilli son dernier soupir, ils lui ferment les yeux, mais ils ne le quittent pas. Ils restent un jour et une nuit près de son corps, récitant à deux chœurs ces lamentables psaumes dont les cris douloureux se marient si bien à l'écho des voûtes saintes, au demi-jour de la lampe funèbre et aux visions qui surgissent autour d'un cadavre. L'heure

(1) C'est une grande erreur de croire que les trappistes méprisent la santé au point de laisser les malades sans secours. Affranchis des rigueurs de la règle, ceux-ci reçoivent au contraire, jusqu'au dernier moment, les soins les plus éclairés et les plus délicats. Il y a des médecins du premier mérite dans toutes les maisons de l'Ordre, notamment à la Trappe du Perche, où s'est retiré l'un des plus célèbres docteurs de Paris. Les pauvres en savent quelque chose à dix lieues à la ronde. La règle s'adoucit pour les trappistes malades, non-seulement jusqu'à leur permettre toute espèce de nourriture, excepté les friandises, mais jusqu'à les autoriser à causer avec l'infirmier dans un parloir attenant à l'infirmerie, et jusqu'à recommander à ce dernier de soigner son frère souffrant, comme si c'était Jésus-Christ.

des obsèques arrivée, le mort est replacé dans la chapelle, ayant son froc blanc pour tout linceul, la tête rasée, hors du capuchon, les pieds nus sur les dalles, une croix de bois entre les mains. Il demeure ainsi pendant tout le service, dont on se figure la terrible solennité ; puis, quatre religieux l'emportent sur leurs bras, et les autres le suivent jusqu'à la tombe ouverte au cimetière. Là, si le mort était prêtre, on lui met une étole par-dessus son froc, et dans ce froc, pour toute bière, on l'inhume après de longues oraisons. A ce moment du dernier adieu, tous les frères, en même temps et trois fois de suite, se jettent la face contre terre, dans la rosée, dans la neige ou dans la fange, en criant d'une seule et forte voix : *Domine, miserere super peccatore!* (Seigneur, ayez pitié du pécheur !) Après quoi, l'un d'eux ouvre une fosse nouvelle, tandis que les autres comblent celle du défunt.—Jamais je n'avais senti à ce point la vanité de la dépouille humaine ! Quand la terre tombe sur une bière, elle jette encore un bruit sourd, dernière apparence de vie. Ici la terre tombe sans bruit sur ce corps enveloppé de laine. On cesse de l'entendre en même temps qu'on cesse de le voir. . . . Il s'engloutit dans l'éternité, comme une pierre dans l'eau. C'est le néant dans tout son néant !

Il n'y a qu'un pas du cimetière au chapitre. Dans cette vaste salle aux murs blancs garnis d'inscriptions ; au long banc circulaire, avec un pupitre au milieu, les frères se réunissent chaque jour pour se *proclamer*, c'est-à-dire pour se confesser à haute voix. C'est ce qu'on appelle le *chapitre des coupes*. Et chacun dénonce ici, non-seulement ses fautes, mais encore celles d'autrui ; et quelles fautes, s'il vous plaît ? d'être resté une minute de trop au chauffoir, d'avoir croisé ses jambes ou appuyé ses coudes sur ses genoux, ou adossé ses épaules au mur, d'avoir laissé choir ses outils ou de s'être blessé en travaillant. Cette solidarité des coupes est le nerf de la discipline. Tout frère *proclamé* doit remercier son accusateur et prier pour lui jusqu'au soir. Si l'accusateur s'est mépris, il fait à deux genoux réparation à l'accusé. Toute cette cérémonie est, du reste, fort curieuse. D'abord, les religieux se prosternent tous ensemble ; puis, chacun vient à son tour sur le *tapis*, se prosterne de nouveau, se confesse publiquement, reçoit à genoux une pénitence de l'abbé, et se retire, à moins qu'on ne le proclame. Si dans ce cas, il protestait par un seul geste, fût-il accusé à tort, toute la communauté s'humilierait jusqu'à terre pour expier tant d'orgueil !

C'est aussi au chapitre qu'a lieu chaque samedi le lavement des pieds. Deux religieux, à tour de rôle, rendent cet humble office à tous les autres. Ils arrivent ceints d'un linge blanc, le bassin d'une main et la cruche de l'autre. Ils commencent par l'abbé, et continuent, selon l'ancienneté de profession, jusqu'au dernier frère, celui-ci versant l'eau, celui-là essuyant les pieds, et tous deux saluant et salués avant et après l'opération. Pendant ce temps-là, la communauté chante en chœur le récit évangélique du lavement des pieds des apôtres par Jésus-Christ. Cette scène et ce chant sont une admirable représentation de la charité chrétienne.

On n'est admis au diner des trappistes, leur seul repas, que par une insigne et rare faveur. Toute l'austérité de leur vie se résume dans ce tableau saisissant. Une chaire et un crucifix, trois rangées de tables et de bancs grossiers, des cruches de terre, des écuelles et des cuillers de bois, voilà tout leur réfectoire ;—une lecture édifiante, des légumes cuits au sel, jamais de viande, ni de

poisson, ni d'œufs ni de beurre, ni d'épices, ni de vin (1), huit onces de pain bis, quelques fruits, du lait et de l'eau, voilà toute leur réfection. Pendant une partie de l'année, ils y ajoutent, le soir, quatre onces de pain. L'abbé mange à part, mais comme les autres. Sa table occupe le haut bout ; celle des frères de cœur longent les murs latéraux ; celle des frères convers est au milieu. De longues psalmodies à deux chœurs ouvrent et ferment le repas. Tant qu'il dure, les religieux tiennent leur capuce rabattu et leurs yeux baissés comme pour un acte honteux. De temps en temps, l'abbé sonne, le lecteur se tait, tout mouvement et tout bruit cesse, et chacun réprime par une oraison l'aiguillon de l'appétit. Quelquefois un frère va quêter à genoux sa nourriture ; un autre, souvent une tête blanche, baise successivement les pieds de tout le monde ; un troisième se tient la face contre terre devant l'abbé, jusqu'à ce que celui-ci le relève. Mais ces pénitences sont assez rares. Lorsqu'un hôte est admis au diner des trappistes, le supérieur lui donne à laver à l'entrée de la salle. On m'a dit que des crânes et des ossements humains étaient peints à fresque sur les murs du réfectoire de Mortagne. Au fait, Méhul plaçait bien une tête de mort sur son piano pour exalter sa verve, et les égyptiens d'autrefois mangeaient bien autour d'un cadavre.

Après avoir donné presque tout le jour au travail et au jeûne, les trappistes donnent presque toute la nuit à la prière, surtout les frères de chœur. En toute saison, ils se couchent de sept à huit heures, et se lèvent de minuit à une heure et demie, suivant la solennité du lendemain. Leurs lits, cercueils anticipés, se composent d'une planche nue, d'un traversin de paille, et d'un rideau de séparation, car ils n'ont plus de cellules. Il va sans dire qu'ils dorment tout habillés. Relevés à l'heure indiquée ci-dessus, ils traversent leurs cloîtres comme des fantômes au plus profond de la nuit ; ils se rangent dans leur chapelle éclairée d'une seule lampe comme un tombeau ; et tandis que le monde entier dort et pêche, tandis que la nature elle-même repose, ils continuent l'hymne de la nature à Dieu, ils veillent et prient pour le monde entier.

Cet office nocturne à la Trappe est d'un effet musical et religieux dont toute la magie du plus grand opéra, dont toutes les solennités d'une cathédrale ne sauraient donner l'idée. . . . Eveillé par ces voix fortes et graves qui remplissent tout le monastère et dominant le silence universel, l'étranger tressaille à l'hôtellerie dans son lit moelleux, et se demande s'il est au ciel ou sur la terre, s'il entend des anges ou des hommes. Les paroles et les airs de ces hymnes catholiques sont si admirables et si divinement appropriées à l'heure ! . . . *Profana dum silent loca, divina templa personent!* Ce sont alternativement des éclats d'allégresse et des lamentations déchirantes, des élans d'actions de grâces et des cris de miséricorde, des accents inouïs de repentir, d'amour et d'adoration, toutes les merveilles de l'Ancien Testament et tous les miracles du Nouveau. Figurez-vous de tels chants, à une heure du matin, sous les sombres arceaux du sanctuaire, aux pâles reflets de la lampe et des ornements de l'autel, dans la bouche de cent vingt moines, en robe noires et blanches, tour à tour debout et immobiles, à genoux et le front sur les dalles, jusqu'au moment où les premières clartés de l'aurore arrivent à ce poétique appel des laudes : *Ecce jam noctis tenuatur umbra, lucis aurora rutilans coruscat!*

L'office de nuit finit à quatre heures. Le reste de la journée se partage entre la méditation, la prière et le travail, lequel est tou-

(1) La viande, le sucre et le vin ne sont tolérés qu'à l'infirmerie comme remèdes.

jours de cinq à six heures au moins (1). A sept heures du soir a lieu le fameux *Salve, Regina*.

Les hôtes qui ne pourraient assister à l'office de nuit, se le représenteront d'après le *Salve, Regina*, chanté aux derniers rayons d'un jour d'automne ou de printemps, par toutes les voix des moines réunies en une seule voix, et sur un *crescendo* qui devient une clameur sublime à ces paroles : *Ad te clamamus, exules filii Eve...*, *gementes et flentes in hac lachrymarum valle?* (Nous crions vers vous, Marie, enfants d'Eve, exilés et gémissant dans cette vallée de larmes !) La sainte Vierge est la reine et la patronne des trappistes, l'amour céleste de ces cœurs déshérités des terrestres amours. On ne saurait croire tout ce qu'ils mettent de passion brûlante et de langueur douloureuse dans cette invocation du *Salve, Regina*. Ce n'est pas seulement un chant, c'est une pantomime des plus expressives : gémissements tirés du fond des entrailles, exclamations à briser la voûte du temple, et puis interruptions mornes et silences accablés, prostrations soudaines jusqu'à terre, et supplications étouffées par les sanglots... J'ai remarqué là une voix de coryphée qui surpasse en force et en douceur tout ce que j'ai ouï sur les théâtres.

J'écoutais encore ce chant du *Salve*, que déjà les frères avaient disparu dans l'ombre. Bientôt je les entendis psalmodier au chapitre le *Miserere*. Abattus tous ensemble comme par la foudre, au signal du supérieur, ils restent ainsi durant tout le psaume. Puis, à un second signal, ils se relèvent dans leurs frocs blancs, et l'on dirait des ressuscités dans leurs suaires. Alors chacun d'eux va se mettre à genoux devant l'abbé, en reçoit l'eau purifiante et gagne la planche de son lit.

Je terminai mon exploration du couvent par la visite aux ateliers, à la forge, où se fabriquent tous les outils, à la menuiserie, où se confectionnent tous les meubles, à la cuisine et à la boulangerie, qui nourrit le pauvre et le pèlerin, à la laiterie, connue des hôtes par des fromages délicieux, à l'imprimerie, où, trop pauvres pour acheter des presses, les religieux composent leurs livres de chœur avec des caractères volants. J'admirai à la bibliothèque plusieurs de ces livres, et des manuscrits dignes du moyen âge, rangés avec plusieurs milliers de volumes de théologie, d'histoire et de haute littérature.

J'ai déjà dit que, sauf quelques exceptions de rigueur, le trappe ne parle à ses frères qu'en mourant, pour les inviter à le suivre. Cet éternel silence est observé jusque dans le travail le plus actif. Les religieux se rendent aux ateliers processionnellement, leurs outils sous le bras, commencent leur tâche au signal du directeur, la suspendent et la finissent de même, et n'échangent que des signes rares et rapides. Ces exercices seraient représentés assez exactement par ceux d'un régiment bien discipliné.

Après le tableau d'une vie si laborieuse et si austère, qui ne se figurerait les trappistes comme autant de spectres livides et décharnés ? Il n'en est rien cependant. Les passions et le luxe font plus de victimes dans le monde qu'ici la continence et les privations. La plupart des visages de la Trappe sont maigres, il est vrai, mais sains et vigoureux. Ceux des vieillards, et même des octogénaires, brillent surtout d'un éclat vermeil. Les maladies et les mots précoces sont chez eux assez rares. Les exemples de longévité y sont très-fréquents au contraire. Toutes les épidémies, et le choléra lui-même, les ont respectés. Enfin,

(1) Pendant l'été, il y a sept heures de travail au lieu de cinq, et pendant les mois moins d'avantage encore.

dans aucune réunion d'hommes, la mortalité n'est aussi faible qu'à la Trappe. Tant il est vrai que la paix de l'âme est la première santé du corps, que les besoins sont toujours en rapport avec les désirs, et que la régularité dans la vie la plus dure est préférable au désordre dans la plus douce existence. Après tout, ces maximes d'hygiène et de morale n'ont rien de nouveau. Le christianisme n'a fait que diviniser ici les humaines doctrines de Lycurgue et de Pythagore.

C'est encore une erreur de voir dans les trappistes de grands coupables entraînés d'une fougue à une autre, des excès mondains à une pénitence sauvage.

D'abord, malgré toutes leurs austérités, les trappistes n'ont rien de fougueux ou de sauvage ni dans le fond, ni dans la forme. Ils résolvent le problème de se montrer sociables même en dehors de la société et jusqu'au milieu du silence. Un sourire fraternel anime tous leurs signes entre eux, et ce sourire prend une mansuétude infinie, si leurs signes s'adressent à un étranger, par exemple à un voyageur qui les interroge sur son chemin. Sauf la parole et le bruit, ce sont les travailleurs les plus heureux et les plus déli-bérés qu'on puisse voir. L'expression dominante de leur physionomie est le calme intérieur, le dévouement à tous et l'amour de leur état... On a, du reste, remarqué de tout temps que les règles les plus sévères sont celles qui attachent le plus fortement les religieux, en les séparant irrévocablement du monde. Les termes moyens n'engendrent que des résultats médiocres. Dans leurs rapports continuels avec les pauvres, les malades et les pèlerins, les trappistes sont, en la personne de leurs hôteliers et de leurs aumôniers, tout ce qu'on peut imaginer de plus aimable et de plus affectueux. Convaincus, suivant le grand principe de la solidarité chrétienne, qu'ils font pénitence pour les gens du siècle, ils comblent ceux-ci de toutes les aises et de toutes les douceurs dont ils se privent eux-mêmes. En un mot, l'hospitalité et la charité ne tiennent pas moins de place dans leur vie que la prière et le travail. C'est avec ces vertus, décuplées par l'obéissance, que les moines ont défriché et civilisé la moitié du globe, créé par l'action ou par l'exemple toutes les communes, tous les gouvernements et toutes les armées. Qui oserait dire, après une telle œuvre, qu'ils sont devenus inutiles au monde,—quand on les voit aborder l'Afrique barbare comme ils avaient abordé l'Europe païenne ? La charrue et la charité des trappistes de Staouéli ne feront-elles pas plus pour la civilisation de l'Algérie française que le sabre de nos soldats et la cupidité de nos colons ? L'histoire du passé est là pour garantir de l'histoire de l'avenir.

Quant aux grands coupables, ils étaient nombreux à la Trappe au temps où le diable se faisait ermite, où les courtisans et les officiers de Louis XIV mouraient sous le froc, où Mlle de La Vallière finissait à la Visitation, et Rancé à la Meilleraie, où Saint-Simon faisait des retraites avec Bossuet chez l'illustre réformateur. Mais aujourd'hui que le diable meurt dans l'impénitence, les célèbres pécheurs sont des exceptions à la Trappe. Elle est moins un port de salut pour les naufragés qu'une arche d'abri pour les justes. Elle se peuple surtout d'enfants du monde qui fuient de bonne heure la contagion, de jeunes prêtres effrayés des périls du sacerdoce, et de vieillards qui veulent terminer saintement une pieuse vie.

D'ailleurs, il n'est pas aussi facile qu'on le croit d'être reçu trappe. Les épreuves sont assez longues et assez rudes pour décourager les vocations capricieuses.

L'entrée de Bellefontaine, du côté de la route, est triste et nue ;

mais la porte opposée débouche sur un paysage qui explique le doux nom de l'abbaye. C'est un ravin sinueux et solitaire, tapissé d'une herbe épaisse, où les bestiaux beuglent de joie, et bordé d'un bosquet naissant, déjà plein d'ombres mystérieuses. L'été, un ruisseau y gazouille sur les fleurs ; l'hiver, un torrent y roule entre les cailloux. Une chapelle de la Vierge, ouverte à tous et à toute heure, s'élève près de cette source d'eau vive, au centre de la fraîche Thébaida. Un vieux pont de bois de l'effet le plus pittoresque en est à la fois la limite et l'issue. J'ai passé là une heure délicieuse à marcher dans les feuilles mortes et à écouter la cloche du monastère, tandis que le soleil disparaissait derrière les arbres dépouillés. . . .

Lorsque je rentrai au couvent, la nuit tombait, mais un grand mouvement animait la cour. Une foule de curieux s'y condensait. . . . Prêtres, laïques et paysans arrivaient en voiture, à cheval et à pied. Les moines, silencieux et empressés, faisaient toutes sortes de préparatifs. . . . L'hôtelier m'annonça l'approche de monseigneur Angebault, l'évêque d'Angers, qui devait présider la cérémonie du lendemain, et que le nouvel abbé allait recevoir à la tête de son troupeau. . . . Bientôt, en effet, le garde du cloître accourt en criant : " *La voiture de monseigneur !* "

Soudain, les cloches sonnent à grande volée, l'abbaye semble tressaillir d'allégresse. Les moines épars disparaissent comme par enchantement, et reparaissent aussitôt, défilant deux à deux en grand costume, l'abbé en tête, vêtu d'une chape blanche à broderies d'or, escorté de l'abbé-général de Mortagne, de l'abbé de la Meilleraie et de l'abbé de Staouéli, venu tout exprès d'Afrique. La croix et le dais, l'encensoir et le bénitier les précèdent, portés par cinq frères en surplis de mousseline. La procession traverse toute la cour et s'arrête à l'entrée du couvent, l'abbé récipiendaire sur le seuil, les abbés assistants à ses côtés, et tous les moines derrière eux, sur deux lignes dont l'extrémité se perd dans l'ombre.

Admirable occasion pour juger le coup d'œil général et les divers aspects de la communauté ! J'ai déjà dit qu'il y a cent vingt moines à Bellefontaine. Les frères de chœur, ou pères, qui ouvraient la marche, ont la tête rase, sauf une mince couronne au dessus des tempes ; ils portent une robe blanche sur laquelle ils mettent une ceinture de cuir et un scapulaire brun pour le travail ; tout cela était recouvert en ce moment de la robe de chœur ou *coule* blanche, aux larges plis, aux manches pendantes, au capuchon pareil. Les frères convers, ou travailleurs, ont la tête rase sans couronne ; ils portent en brun tout ce que les frères de chœur portent en blanc. Leur coule a la forme d'un grand manteau, et reçoit le nom de chape. Les uns et les autres ont les jambes entortillées de laine blanche ou brune, de gros souliers aux pieds, et sur la peau, m'a-t-on dit, une chemise de serge, espèce de cilice permanent. Le costume, comme la règle, ne varie en rien pour aucun supérieur. Les trappistes réalisent une égalité que les plus purs républicains rêveraient à peine. Là toutes les distinctions disparaissent sous le même froc, et les noms les plus illustres sous les noms de frère Pierre ou de frère Paul. Là le dernier paysan peut s'asseoir un demi siècle à côté du plus grand seigneur, sans savoir seulement comment celui-ci s'appelait dans le monde.

Tout en contemplant ces deux files de moines blancs et noirs, je demandai à un habitant du pays l'histoire du nouvel abbé. La voici dans sa simplicité touchante.

— Il y a trente-six ans, une des plus nobles familles du Jura était dans l'allégresse. M. le comte de Laforêt-Divonne, officier

des gardes du roi, venait d'avoir un fils, un héritier de sa fortune et de son nom. Tout ce qu'on peut rêver de bonheur humain fut prédit à cet enfant. Toutes les fées qui promettent la gloire et la richesse suspendirent leurs dons à son berceau. Le futur comte reçut une éducation qui lui assurait la palme dans toutes les carrières. . . . Mais au moment où elles allaient s'ouvrir devant ses pas, il quitta le monde et sa famille à seize ans, étouffant les rêves paternels sous les plis d'un froc. Le comte de la Forêt-Divonne serait mort de chagrin, si Dieu ne lui eût envoyé un second fils. . . . Il reporta toutes ses espérances sur celui-ci, et lui donna une éducation plus brillante encore qu'au premier ; mais à seize ans aussi, cet enfant imita l'autre, et s'ensevelit à son tour au couvent. . . . Cette fois, M. de Divonne mourut, j'imagine ; du moins on n'entendit plus parler de lui ; et la pieuse comtesse offrit à Dieu son nom et sa fortune éteinte, ses deux fils morts et vivants tout à la fois.

— Et l'un de ces deux fils ? . . . demandai-je à mon interlocuteur.

— Vers le milieu de cette année, poursuivit-il, l'abbé de la Trappe de Bellefontaine, appelé à Rome, se démit de sa charge pour celle de procureur de l'ordre. Il fallut donc élire un nouveau supérieur. Tous les moines, spontanément, jetèrent les yeux sur le frère Augustin-Marie qui, bien qu'agé à peine de trente-six ans, donnait depuis vingt ans à la communauté l'exemple de toutes les vertus : l'élection eut lieu le 30 juin dernier, en présence d'un notable laïque du pays, suivant l'usage. Au premier tour de scrutin, le frère Augustin-Marie eut toutes les voix, moins la sienne, unanimité bien éloquente au milieu de cent vingt hommes qui n'avaient pu s'entendre. Mais loin de se glorifier d'un tel honneur, le jeune père s'en afflige et s'en épouvante. On sait que les abbés ont le rang, l'autorité et les insignes des évêques. Ils étaient même plus puissants qu'eux par le fait au temps de l'opulence des couvents. Se voyant donc élevé ainsi au trône épiscopal, lui qui n'avait quitté le monde que pour s'humilier, le frère Augustin pria les trappistes de recommencer l'élection. . . . Nouvelle épreuve et nouvelle unanimité. Cette fois, l'humble élu se jette à genoux, les mains jointes, se traîne aux pieds de ses frères en pleurant, et les conjure l'un après l'autre d'épargner une telle charge à sa faiblesse. Mais la troisième épreuve confirme les deux autres, et dom Augustin se soumet à la volonté de Dieu. Or, au moment où cette scène avait lieu dans le chapitre, par un de ces rapprochements dont la Providence a le secret, trois femmes arrivées de l'autre bout de la France, pâles et tremblantes de fatigue et d'émotion, frappèrent à la porte du couvent, sans rien soupçonner de ce qui s'y passait. Arrêtées en dehors par la barrière infranchissable à leur sexe, elles annoncent au portier qu'elles sont la mère et les deux sœurs du frère Augustin-Marie, que l'une ne l'a pas vu depuis vingt ans, que les autres ne l'ont jamais vu, et qu'elles le supplient de venir les embrasser. Si le trouble des trois pèlerines était déjà difficile à décrire, comment raconter ce qu'elles devinrent, en apprenant que leur fils et leur frère était abbé depuis cinq minutes ! . . . Toutes les trois tombèrent à genoux, n'ayant que la force de lever les mains au ciel. . . . et dom Augustin les trouva noyées de larmes lorsqu'il vint les relever en les embrassant. Il comprit sans doute alors que pour supporter de telles émotions, ce n'était pas trop de toutes les vertus abbatiales ! . . .

— Mais enfin, ce père Augustin ? m'écriai-je, attendri moi-même ; ce comte de la Forêt-Divonne ? . . .

— Est devant vous, à la tête de la communauté, dit mon inter-

locuteur en me montrant le nouveau supérieur de Bellefontaine.

—Et son frère cadet ? . . .

—Est devant vous aussi, au dernier rang des moines de chœur. Ces deux transfuges du monde suivent le même chemin dans la solitude. L'un ouvre la marche, l'autre la ferme, et tous deux se portent envie : l'abbé au frère de chœur, parce que celui-ci est le dernier sur la terre ; le cadet à l'aîné, parce que celui-ci arrivera le premier au ciel . . .

Je cherchais à distinguer dans l'ombre les deux visages fraternels, lorsque des pas de chevaux ébranlèrent la route, un grand bruit se fit dans la cour, les cloches redoublèrent leurs volées, et tous les religieux se prosternèrent . . .

L'équipage de l'évêque venait de s'arrêter devant le portail.

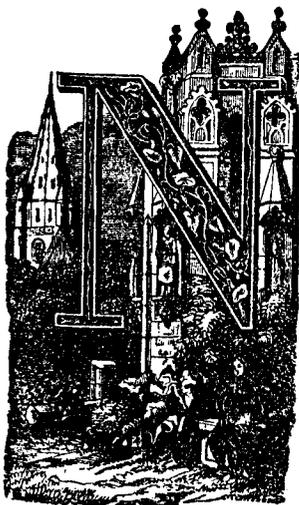
PITRE-CHEVALIER.



UN VENDREDI-SAINT.



I.



VOUS sommes en Italie, dans cette antique et vénérable Rome, où l'on respire le souffle du génie, sur cette terre des grands souvenirs. On dirait que l'atmosphère qui nous entoure est parcourue par la sainte milice des esprits célestes ; que le ciel s'entr'ouvre et s'abaisse pour recueillir les hymnes sacrés qui s'élèvent du sanctuaire vers le trône de l'Eternel. Le peuple chrétien pleure la mort du Christ, et la voix des cloches, interprète de ses douleurs, annonce aux fidèles que l'E-

glise éplorée célèbre l'anniversaire où, sur le mont Golgotha, Jésus, victime expiatoire, a rendu le dernier soupir. Aussi, voyez quelle foule immense se dirige silencieuse vers la cathédrale de Saint-Pierre ; c'est aujourd'hui le VENDREDI-SAINT.

Ecartons-nous un peu, et laissons s'écouler ces flots pressés d'un peuple qui va pieusement baiser l'image du sauveur du

monde, et entrons avec respect dans cette maison de modeste apparence ; c'est la demeure illustre du divin Raphaël ! Ecoutons !

—Où est le maître ? demandait à son ami, absorbé dans la contemplation d'un tableau nouvellement achevé, un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui venait d'entrer dans l'atelier du peintre.

—Pourquoi cette question, Francisco ? répondit l'autre ; tu sais cependant que c'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance, et qu'il a pour habitude de commencer à le célébrer par la prière et le recueillement. Il est maintenant dans sa chambre, contemplant sans doute le beau ciel du matin, car notre maître est pieux.

—Et bon, et aimable comme ne l'est personne d'aussi grand que lui. Mais aussi combien peu d'artistes l'atteignent ! Michael-Angelo est grand aussi, sans doute, plus grand que lui peut-être en maintes choses ; mais cette douceur divine qui est l'apanage de notre maître, cette douceur lui manque aussi bien dans la vie que dans l'art. Ses productions étonnent, mais celles de Raphaël enchantent. Raphaël ne connaît pas l'envie ; il voudrait voir chacun aussi grand que lui-même. Quelle différence ! Buonarrotti ! il hait tous ceux qui portent ombrage à sa gloire ! il tire vanité de sa renommée, et ceux-là qui lui veulent du bien et l'admirent, il ne les épargne pas et les traite avec sa rudesse accoutumée.

—Francesco, n'exagérons pas non plus les torts d'Angelo. Son extérieur âcre recèle un bon naturel. Crois-moi, il n'est pas tel qu'il paraît. Son âme est belle et noble, mais il n'a pas d'empire sur ses passions ; il ne sait pas se commander. Intérieurement il admire notre maître, quoiqu'il semble l'avoir pris en haine. Je voudrais qu'il vit cette madone, qu'il pût contempler ces traits célestes, ce front pur et serein ! Mais aussi qu'elle est belle ! comme elle sourit avec douceur à l'enfant Jésus ! Quelle empreinte angélique sur cette naïve et candide image ! Le caractère divin perce dans ses yeux et dans le contour de cette bouche admirable. Oh oui, si Buonarrotti voyait cette madone, son cœur s'amollirait, il prierait devant elle, transporté d'une sainte ferveur. Notre maître est grand, assurément !

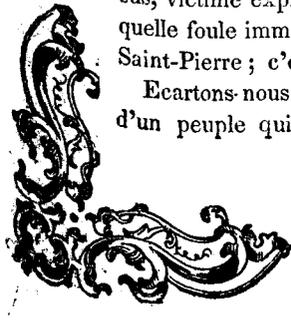
A cet instant, la porte s'entr'ouvrit et laissa le passage au jeune peintre d'Urbino, qui, pâle, mais l'air bienveillant, donna le bonjour à ses élèves. Ces derniers lui présentèrent de cordiales félicitations en lui souhaitant de longues années pour le profit de l'art et de la postérité.

—Comme il plaira à l'Eternel ! répondit Raphaël. Toutefois, je l'avoue, je désire encore une chose : vivre assez longtemps pour terminer la *Transfiguration du Christ* ! Mais, en cela encore, je me soumet à la volonté du Très-Haut. Oh ! pourvu que je puisse le voir achevé, je passerai sans regret dans le règne de l'éternité, puisque du moins j'aurai encore vu des hommes que mon œuvre aura rempli d'une pieuse dévotion. Oh ! qu'il doit être beau de mourir ainsi ! . . .

Ses yeux brillaient d'une sublime exaltation : on eût dit que son âme était passée toute entière dans le sujet dont il parlait. Les deux élèves osaient respirer à peine. Ils considéraient Raphaël comme un Dieu, tant était grande l'impression qu'avait faite sur eux l'admirable peinture.

—Oh ! ne parlez pas de mourir, cher maître, dit enfin l'un d'eux. Vous êtes un de ces hommes dont les siècles sont avarés, et qui, lorsqu'ils paraissent, sont salués avec joie par toute la terre. Non, Dieu ne saurait vous enlever à la fleur de l'âge, dans toute la force de la santé ; il ne peut vous ravir à l'art dans lequel vous portez si haut sa gloire. Oh ! non, cela ne se peut !

—Je te remercie, bon Giulio, pour ton amitié, reprit Raphaël ;



mais, vois-tu, l'homme n'est pas toujours maître de ses pensées ; elles surgissent dans son âme comme les étoiles au ciel. Ce que Dieu fera sera bien fait. Ah ! je me sens disposé à travailler ; aujourd'hui est l'anniversaire de la mort du Rédempteur : ce ne sera pas profaner sa fête si mon œil le contemple dans sa transfiguration, et si ma main fixe sur la toile ce que le ciel découvrira à mon esprit qui l'interroge.

A ces mots il s'approcha du chevalet, et les deux élèves quittèrent l'atelier pour ne point troubler leur maître dans son poétique élan. Les couleurs sortirent resplendissantes de son pinceau, et la figure divine du Rédempteur se dessina de plus en plus nettement sur la toile. Cependant l'artiste était agité, son cœur battait ; les pulsations se succédaient plus rapides, sa main tremblait, et le soleil dardait ses rayons sur son visage en feu.

—Tu ne veux donc pas obéir à l'esprit, main tremblante, dit-il, en déposant son pinceau et sa palette, et en regardant son tableau d'un air pensif ; aussi bien que le soleil est si beau, le ciel si azuré, et la nature si pleine de magnificence, que je me sens irrésistiblement appelé vers le sein du Créateur ! Oh ! Dieu est infiniment grand, comparé au chétif imitateur de ses œuvres ! La plus belle peinture, comme elle est pâle et froide auprès du tapis émaillé des prairies, de l'ombre si agréable des arbres, du firmament, de la profonde mer, et enfin de ce chef-d'œuvre de la création ! de l'homme ! Combien ce caractère de divinité, que la main du génie s'efforce de donner à l'image qu'elle retrace, est-il au-dessous de ce cachet ineffaçable que le père souverainement bon imprime sur les traits de l'humanité que n'ont point dégradée les passions ! Qu'est-ce que la transfiguration du Rédempteur telle qu'elle se manifeste dans ce magnifique univers ? Et cette madone elle-même, dont le sourire éternel est si plein de douceur, oh ! comme elle est loin de son modèle, de ce modèle qui est là dans mon cœur, qui fait battre si délicieusement ma poitrine, dans les yeux duquel je puise le bonheur, dont tous les traits me parlent d'amour ! Oh ! ma Fornarina, mon idole, ma vie, image de tous mes rêves, que tu es belle ! Tu m'aimes, mais quel est mon amour infini pour toi ! Que la vie est une douce chose auprès de l'objet chéri, et qu'il doit être cruel de passer des bras de sa bien-aimée dans le froid repos de la tombe !

Raphaël recouvrit le tableau, puis répandant quelques parfums sur sa longue chevelure d'ébène, il s'apprêtait à partir. Je vais sortir, dit-il ; peut-être me trouverai-je mieux dans le tumulte du Molo ou sous le portique du Vatican. Aussi bien, je ne l'ai pas vue encore la lumière de mes yeux, ma Fornarina ; allons chez elle.

Et le maître d'Urbino quitta l'atelier.

II.

Quelques instants après, un homme, les yeux brillants d'un feu sombre, les traits contractés, demandait à entrer dans l'atelier du peintre. L'or lui en eut bientôt ouvert la porte. L'étranger entra, suivi d'un domestique, qui s'assit dans un coin pour observer l'inconnu. Celui-ci d'abord regarda autour de lui avec inquiétude, puis jeta son manteau sur le tableau, et se mit à passer en revue les productions qui garnissent la salle. Il paraissait en proie à quelque passion violente ; sa poitrine était un volcan. Par un mouvement convulsif, il pressait sa main sur son cœur, comme

pour en comprimer les battements ; son œil noir s'animait par degrés, à mesure qu'il examinait ces chefs-d'œuvre pleins de mouvement et de vie. Tout à coup, il pousse un éclat de rire étrange, qui fait frémir le domestique inquiet. Ce dernier fait le signe de la croix, comme si c'était Satan lui-même qui fût devant lui, et, épouvanté, il s'esquive dans une pièce latérale.

—Ah ! belle madone, murmura l'étranger, je ne suis pas dupe de ton pieux regard, perfide vipère ! Malédiction sur qui choisit ton image pour représenter la mère du Christ ! Non, non, une misérable ne sera jamais adorée comme la vierge immaculée. Tu peux tromper le vulgaire, non pas moi ; mon regard est plus profond : je te reconnais.

Il passa. L'Amour et Psyché frappèrent ses yeux.—Quoi ! ici encore je retrouve ta figure ? fit-il en grinçant des dents. J'ai donc fait un pacte avec le diable pour qu'il s'acharne ainsi après moi et me poursuive ainsi sans cesse de ta tête de Méduse !

Il s'approcha du tableau voisin. De fureur il fit un bond en arrière. Il était devant le portrait du maître. L'étranger tira son poignard et perça la toile à l'endroit du cœur.

—Oh ! puissé-je te frapper ainsi, objet de ma haine ! s'écria-t-il, toi qui m'as volé la gloire aussi bien que celle que j'aimais dans le secret de mon âme, toi qui m'as fait descendre du premier rang pour me refouler dans les rangs secondaires. Es-tu donc si immensément grand, Raphaël, qu'aucun aigle ne puisse t'atteindre ? Peut-être un vautour te dépassera-t-il ! Qui t'as donc appris le secret de donner ainsi au coloris la vie et l'animation ? Cette vie que tu donnes, il est vrai, ne reflète point la force et l'énergie ; elle est efféminée comme ta nature, et pourtant on se prosterne devant toi. Eh ! sois homme, donne de la vigueur à tes créations, et tu retomberas du haut de ta grandeur.

Cependant la gracieuse figure, ombragée de boucles ondoyantes, semblait le regarder avec compassion, et, se détachant de la toile, présenter la main à cet implacable ennemi.

L'inconnu fit quelques pas et se trouva en face du tableau ébauché et recouvert d'un voile. Il le soulève brusquement, et, semblable au profane qui découvre l'image d'Isis, il recula comme frappé de la foudre. La beauté du chef-d'œuvre fascina ses regards, si bien que ses yeux fondirent en larmes ; mais aussitôt, cherchant à réprimer ce premier mouvement, il se mit à rire aux éclats. Il leva son poignard et allait l'enfoncer dans la sublime peinture ; mais sa main retomba comme paralysée ; il se saisit de la boîte aux couleurs avec l'intention d'en barbouiller la toile ; mais ses doigts se crispèrent et devinrent immobiles, comme s'ils avaient été attachés à un poignet de fer. Soudain un léger bruit le tira de cette situation étrange. Il se retourna, et son émotion fit place à une émotion nouvelle. Fornarina était là ; mais Fornarina dans toute la splendeur de sa beauté. Une épaisse et brillante chevelure se séparait en nattes de jais sur son front radieux, ou retombait en tresses mêlées de perles et de fleurs éclatantes. Ces tresses étaient rattachées par une aiguille d'or qui retenait un voile d'un fin tissu flottant sur ses épaules. Des yeux noirs surmontés de sourcils merveilleusement arqués, un nez d'une perfection indicible, une bouche de corail légèrement entrouverte, étaient les ornements de son visage d'un ovale admirable. Son sein palpitait sous une étoffe légère ; sa taille svelte était serrée par une ceinture d'argent, tandis que ses bras, gracieusement arrondis, étaient parés de magnifiques bracelets d'or.

La jolie fille du boulanger apportait, dans une corbeille ornée de fleurs, des oranges, des dattes et des figues. Etonnée de ren-

contrer l'étranger, elle s'informa de Raphaël. Un sourire amer effleura les lèvres de l'inconnu.

—Eh mais ! dit-il, c'est la belle Fornarina. Pardieu ! je pensais que toutes les fois que Raphaël était hors de son atelier, il ne pouvait être ailleurs que chez vous, gracieuse madone. Il faudra cependant lui pardonner, car enfin les cœurs ne se laissent pas commander. Peut-être, en ce moment, fait-il le portrait de quelque belle Romaine, ou peut-être encore reçoit-il les compliments d'une jolie bouche. Qui sait ?

—Vous m'affligez, Fomasino, répondit la jeune fille.

—Vraiment ! Je ne voulais cependant pas tirer cette vengeance, reparti l'étranger. Mon cœur avait recherché le vôtre, mais vous. . . .

—Que voulez-vous dire ? demanda Fornarina.

—Ce que je veux dire ? vous ne devez pas l'ignorer. Je vous aimais, Fornarina, je vous aimais en secret. Rassurez-vous. Votre père vivait alors. Je vous ai dit que je vous aimais en secret, mais c'était un amour sincère. Votre père était un honnête homme : c'est dommage qu'il soit mort sitôt. On attribua sa mort au chagrin que vous lui inspirâtes. Mais qu'y pouvez-vous ? Vous ne pouviez maîtriser votre cœur. Bref, je vous aimais autant qu'il est possible d'aimer. Vint Raphaël. Il est plus beau que moi, j'en conviens. Vous vous êtes éprise de lui, et je lui ai cédé le pas. Voilà mon histoire.

Fornarina était devenue pensive : l'étincelle avait pris feu.

—Raphaël pourrait en aimer une autre, dites-vous ?

—Ai-je dit cela ? Non, il ne saurait assurément vous résister. Le présent que vous lui apportez le ramènerait bien vite à vos pieds. Fornarina, vous triompherez.

—Ah ! vos paroles me fendent le cœur, Fomasino. Non, non, cela est impossible ; Raphaël est fidèle. L'envie perce dans vos paroles.

—Alors, que tout soit dit ; plus un mot sur ce sujet. Croyez-vous donc, Fornarina, que, si j'avais voulu triompher de votre indifférence, les moyens m'auraient manqué ? Croyez-vous que si, n'écoutant que ma passion, j'avais voulu y recourir, vous m'eussiez résisté ? Détrompez-vous. Je possède un philtre qui soumet les cœurs les plus rebelles. Il réveille l'amour attiédi, il rallume le feu sur le point de s'éteindre, et chez celui qui le donne et chez celui qui le prend. Mais non, ce n'était point cet amour que j'ambitionnais ; il me répugnait de ne le devoir qu'à la force et à la ruse.

—Quoi ! vous possédez un tel spécifique ! fit la jeune fille réveuse.

—Sans doute. Mais que vous importe ? Auriez-vous par hasard, l'intention d'en essayer la vertu ?

—Mon Dieu, non ; pas maintenant ; cependant faites voir.

Fomasino tira de sa poche une petite fiole remplie d'une liqueur rouge ; puis l'exposant aux rayons du soleil, il dit en ricanant :

—Tenez, ne dirait-on pas l'aube du matin liquéfiée ! Ah ! il est excellent, il est irrésistible, mon philtre.

—Donnez, je vous en prie ! s'écria Fornarina, en même temps qu'elle lui arrachait la fiole des mains.

—Qu'en pensez-vous faire ? rendez-la moi.

Fornarina la cacha dans son sein.

—Eh bien donc, gardez-la ; je vous souhaite bonne chance, belle madone, dit Fomasino en prenant congé d'elle.

III.

L'âme de la jeune fille était en proie au paroxysme de la passion. Sans s'apercevoir que le peintre raillait, elle était dominée toute entière par le démon de la jalousie que Fomasino lui avait mis au cœur. La fiole la brûlait. Qu'était-ce ?

Elle méditait. Deux personnes qui parurent la tirèrent de sa rêverie ; elle s'enfuit dans une chambre à côté.

L'un des nouveaux-venus était de haute taille ; sa barbe épaisse, ses traits sombres et majestueux. Il avait nom Michael-Angelo Buonarroti ; l'autre était un jeune homme ; sa figure pâle reflétait la mélancolie ; il s'appelait Andréa, surnommé *il Tristo*. C'était un élève de l'illustre Florentin.

—Nous voilà donc. J'ai été assez faible pour te suivre. . . . Mais je n'aperçois rien qu'un simple atelier de peinture. Quel prétexte alléguerai-je si le chef des sbires (1) paraissait tout à coup ? Une telle humiliation serait pour moi la mort.

—Il ne viendra pas si tôt, répondit Andréa. Voyez cette madone ; là, *Amour et Psyché* ; ici, c'est le portrait même du maître.

—Et comme j'en ai déjà vu par centaines ici, répliqua Angelo avec dépit, ce n'était pas la peine de nous introduire pour cela furtivement comme des voleurs.

—Un ouvrage est sur le chevalet ; voyons un peu.

Andréa s'avança vers la toile, et s'arrêta tout court en poussant une exclamation de surprise.

—Qu'as-tu, Andréa ? demanda Angelo en se rapprochant de son élève.

A la vue de l'ébauche, son visage éprouva une émotion convulsive, mais il sut la maîtriser, si bien que rien ne trahissait le sentiment qui s'était élevé en lui.

—Le dessin est bon, fit-il d'un ton d'indifférence ; le coloris me plaît aussi ; de tout temps il s'est entendu à ces deux parties de l'art. En vérité, si Raphaël était aussi grand dans l'invention que dans l'exécution, je l'admيرerais. Cependant l'œil d'Angelo était comme enchaîné par la beauté du tableau ; il ne pouvait plus s'en détacher.

—Ceci, continua-t-il après une pause, ceci mettra le sceau à sa gloire ; c'est une œuvre qui surpasse ses aînées en beauté. Oui, certes, Raphaël est un artiste.

—Oh ! l'heure la plus belle de ma vie a sonné ; un Buonarroti lui-même m'appelle artiste ! interrompit Raphaël, qui était entré inaperçu, et venait d'être témoin de la scène que nous avons racontée. La pâleur couvrait son front.

Angelo se retourna indigné.

—C'est une conduite indigne, monsieur, que d'épier mes paroles, dit-il d'un ton glacial. Vous m'avez vu faible et vous m'en voyez désolé. Comme j'étais faible, mon jugement est prématuré. Andréa, par quelle fatalité a-t-il fallu que tu m'amènes ici ?

—Oh ! combien je suis heureux de voir dans ma maison le plus grand homme du siècle, s'écria Raphaël. Pourquoi vous détournez-vous avec froideur ? Pourquoi me haïssez-vous, moi qui vous aime et m'incline devant votre génie ? Ah ! je reconnais de grand cœur et révère en vous le plus grand artiste, et je vous cède le pas bien volontiers.

—Si vous aviez la conscience de vos forces, vous ne le feriez pas, répondit Angelo. L'homme qui est pénétré de sa grandeur

(1) C'est ainsi que ses rivaux appelaient Raphaël, parce qu'une commune admiration rassemblait sans cesse autour de lui une foule d'artistes.

ne doit pas se plier devant un autre. Pour ma part, je ne voudrais pas de la seconde place. Excusez-moi, signor, et n'attribuez pas à la curiosité ma présence chez vous. J'ai été faible, je suis venu par condescendance pour Andréa.

—Oh ! vous ne me quitterez pas encore, maître, reprit Raphaël ; songez que jamais encore la fortune ne m'avait autant favorisé.

A ces mots, il appela son domestique.

—Qui a donné à votre portrait ce coup de poignard, noble maître ? demanda Andréa ; on dirait d'une blessure dans la poitrine.

—Quoi ! s'écria Raphaël étonné, je l'ai quitté intact : le poignard est-il dirigé contre ma vie ? Oh ! mon Dieu, il n'en est pas besoin, car la mort prévient ses coups.

—C'est étrange, fit Angelo ; quel misérable aurait osé !...

Raphaël était plongé dans une rêverie profonde. Fornarina s'approcha, et déposant un baiser sur le front de son bien-aimé, lui offrit la gracieuse corbeille toute pleine de fruits savoureux.

—Allons ! ton amour a pris les devants, dit Raphaël ; tandis que je me rends chez toi, tu m'attends ici. Ton présent vient à propos. Je me réjouis et tu te réjouis aussi de le partager avec ces messieurs.

Le domestique vint, et Raphaël lui ordonna d'apporter du vin et des coupes.

Fornarina ne pouvait s'expliquer l'attitude de son amant. Il lui paraissait d'un abord glacial. Les paroles de Fomasino lui revinrent à l'esprit. " Les discours de Raphaël n'étaient-ils pas d'une brièveté extrême ? son baiser, son remerciement d'une froideur inouïe ? " Que ne voit pas la jalousie lorsqu'elle veut voir !

Le domestique apporta du vin.

—Prenons ensemble cette modeste collation, nobles seigneurs ; et toi aussi, ma Fornarina.

Le vin pétillait dans les coupes. Buonarrotti buvait, bien qu'à regret. En un clin d'œil, Fornarina eut vidé la fiole dans la coupe de Raphaël. Son cœur battait avec force ; elle était pleine d'anxiété ; mais elle voulait s'attacher son amant par les liens les plus forts, indissolubles. Elle frémit pourtant quand Raphaël but la liqueur. Seulement, à cette heure, une horrible idée lui traversa l'esprit : Si c'était du poison...

—Ciel ! comme mon front est brûlant, dit Raphaël après une pause. Un torrent de feu traverse mes veines.

—Le vin est généreux, fit observer Buonarrotti.

—Ce feu me dévorera ; je ne devais pas boire. Aussi bien, je savais que je portais la mort dans mon sein. Aujourd'hui mourut le Rédempteur des hommes ; c'est aujourd'hui aussi l'anniversaire de ma naissance, ce sera aussi celui de mon trépas. Fornarina, n'aimes-tu ?

Pâle comme un suaire, les larmes dans les yeux, la pauvre fille l'embrassa pour toute réponse avec ardeur, et couvrit sa bouche de baisers.

—Cesse, ma chérie, dit Raphaël, visiblement affaibli. Veux-tu donc augmenter le feu qui embrase mon corps ?... Ah ! je me sens bien mal.

Vivement attendri par cette scène, Buonarrotti dit à Raphaël : L'air vous fera du bien.

Un air doux et rafraîchissant, arrivé par la fenêtre qu'avait ouverte Angelo, vint soulever la noire chevelure du peintre d'Urbino.

—Mille actions de grâce vous soient rendues pour cette preuve d'amitié, répondit Raphaël ! Ah ! je respire l'air pur et doux

qui vient de Dieu. La nature est si belle, ainsi que la vie... Plût à celui qui commande à toutes choses que sur ce zéphyr mon âme s'élançât vers les régions célestes !

—Tu ne mourras pas, Raphaël ! s'écria Fornarina éperdue : oh ! non, tu ne mourras pas. Dieu m'exaucera si jamais il aime les hommes. Pitié, pitié, sainte mère de Dieu ! Pitié par l'amour de ton fils ! Divine madone, daigneras-tu écouter ma prière ? S'il mourait celui qui est ma vie, je le suivrais dans le tombeau.

—Console-toi, ma bien-aimée, dit Raphaël, il faut que tu vives pour penser à moi. Par l'attachement qui nous unit, promets-moi de ne jamais attenter à ta vie.

Fornarina le promit en tressaillant.

Raphaël, cependant, épuisé de faiblesse, s'était fait porter sur son lit, soutenu par Angelo et Andréa. A sa demande, on alla chercher, pour qu'il pût les revoir une dernière fois, ses élèves de prédilection, Giulio Romano et Francesco Penni. Ils vinrent avec un médecin.

Quand ils arrivèrent, Fornarina tenait encore le moribond enlacé dans ses bras, et lorsque le médecin les écarta, elle s'agenouilla auprès du lit et inonda sa main de larmes. Dans cette attitude, elle attendait, en frémissant, la sentence du médecin, qui déclara que c'était une fièvre ardente, dont le germe, inerte pendant quelque temps, venait de se développer avec force.

—Ainsi, je ne suis donc pas une meurtrière, se dit-elle intérieurement.

Pauvre fille ! tu l'étais néanmoins.

C'était un spectacle touchant.

D'un côté, Fornarina à genoux, de l'autre, les deux élèves fondant en larmes ; près d'eux, les mains jointes, Buonarrotti, Andréa et le médecin.

—Je sens la mort qui approche, mes amis, dit le malade d'une voix éteinte. Je vous remercie de votre affection, je prie le ciel de vous en récompenser. Je vous laisse sans amis, sans protecteurs, mais Dieu dans son infinie bonté, vous en enverra un. Buonarrotti, vous êtes un homme de bien, je vous confie leur sort. Fornarina, toi que j'aimais le plus au monde, il n'est pas donné à l'homme d'exprimer combien je souffre de notre séparation. Tous mes biens t'appartiennent ; sois pour toujours à l'abri du besoin. J'implore pour toi les bénédictions du Très-Haut. Mes tableaux sont à vous, mes fidèles élèves ; quelque peu de leur produit suffira pour secourir mon pauvre cousin d'Urbino. A présent, montrez-moi une dernière fois mon ouvrage commencé.

Le chevalet fut avancé vers le lit. Les mains pieusement jointes, Raphaël sourit à l'aspect de son œuvre.

—Je ne puis l'achever, dit-il : glorifié moi-même, je vais voir le Seigneur dans toute sa splendeur et sa sérénité. Achève-le, toi Giulio, Buonarrotti, me gardez-vous rancune ?

Angelo avait les yeux baignés de larmes.

—Meurs en paix, répondit-il en tendant la main au mourant, je ne t'ai jamais haï.

—Encore un baiser, Fornarina.

..... Je viens, mon père.

Fornarina poussa un long cri : Raphaël n'était plus.

.....
La nouvelle de sa mort jeta le deuil dans toute la ville. Au soleil couchant, l'on retira du Tibre le corps d'un homme percé de trois coups de poignard. C'était Fomasino.

IBRAHIM-PACHA.

FILS DE MEHEMET-ALI,



PUISQUE cet illustre personnage, qui sera le premier homme de l'Orient après la mort de son père, vient étudier et visiter la France, comme autrefois Pierre le Grand, c'est le moment de tracer son portrait et sa biographie au passage.

Et d'abord, que de révolutions dans cette simple nouvelle : « Ibrahim-Pacha, le fils du vice-roi d'Égypte, le vainqueur de Saint-Jean-d'Acre et de Nézib, vient en France prendre les eaux des Pyrénées ! » Comme les dieux et les rois, les Turcs et les Arabes s'en vont, ou plutôt ils viennent à nous. Il y a quarante ans, un pacha était pour notre imagination un grand lama, couvert d'or et de pierreries, caché ou fond d'un harem avec cent femmes et mille esclaves, recevant tous les matins, au milieu des nuages du narguileh, un tribut de têtes ennemies que le *zabil* versait à ses pieds. Tout cela n'existe plus que dans les *Mille et une Nuits*. Les pachas d'à présent s'affublent, comme nous, de paletots-sacs et de pantalons à soupieds. Ils ont déroulé leurs turbans de cachemire pour se commander des bonnets grecs dans la rue Saint-Denis. Ils sont en extase devant les tuyaux de poêle que nous portons sous prétexte de coiffure. Ils fument sur l'asphalte du trottoir des cigares à vingt-cinq centimes, et se font servir, en guise de têtes de chrétiens, des têtes de veau à la poulette. Ils se marient au premier arrondissement de Constantinople ou du Caire, sont fidèles à leur épouse comme des bourgeois du Marais, et font élever leurs enfants suivant la méthode Jacotot. . . . Les deux inconvenances les plus affreuses devant Mahomet étaient naguère de boire du vin et d'avoir chez soi des tableaux. Or, il faut voir à cette heure les secrétaires de l'ambassade turque avaler nos vins de Champagne frappés à la glace ! Et ils ne font qu'imiter en cela leur dernier maître, le sultan Mahmoud, qui du vin était passé à l'eau-de-vie, de l'eau-de-vie à l'alcool, et de l'alcool à l'éther. « Lorsqu'on prend de la civilisation, disent-ils, on n'en saurait trop prendre. » Quant aux tableaux, Rechid-Pacha, l'ambassadeur ottoman, aujourd'hui premier ministre, posait, la veille de son départ, chez M. Maxime David, le miniaturiste privilégié des grands personnages ; et comme Son Excellence se connaît en chefs-d'œuvre, elle a fait lithographier son portrait à trois cents exemplaires, pour le distribuer à Constantinople et à Paris ! Si Rechid s'était passé une telle fantaisie il y a vingt ans, le Grand-Seigneur lui aurait envoyé le cordon de soie, avec ordre de se pendre.

Mais revenons à Ibrahim-Pacha, qui, en attendant qu'il se fasse peindre, se mire dans les sources vives des Pyrénées, et au lieu du vin de Champagne, qu'il a trop aimé, savoure à jeun deux ou trois litres d'eau ferrugineuse.

La vie de cet homme et celle de son père forment cependant un admirable conte oriental.

L'islamisme, resserré de siècle en siècle depuis Soliman, allait périr sous les étreintes de la Russie, lorsqu'en 1769,—en cette année qui vit naître Napoléon, Canning, Cuvier, Schiller et Walter Scott,—la Cavale, petite ville de la Macédoine, patrie d'Alexandre et de Ptolémée, donna le jour à un enfant inconnu. Seizième fils d'un pauvre chef de la garde des routes, cet enfant perdit bientôt son père et fut recueilli d'abord par un oncle, puis par le gouverneur de sa bourgade natale. Un négociant de Marseille, M. Lion, remarqua sa gentillesse et lui donna des soins qui gagnèrent à jamais son cœur à la France. Dès ce moment, l'orphelin rêva de hautes destinées. Il se souvint d'un songe qu'avait eu sa mère lorsqu'elle le portait dans son sein, et que ces bohémiens lui avaient expliqué en prédisant à son enfant le comble de la puissance. Un jour donc (il avait alors quinze ans), son protecteur ne pouvant obtenir l'impôt d'un village voisin :—Donnez-moi six hommes, lui dit-il. Le gouverneur le regarde avec surprise, et, frappé de sa résolution, lui accorde sa demande. Le jeune capitaine part avec sa petite troupe, va droit à la mosquée du village invoquer le prophète, mande les quatre principaux rebelles sous un prétexte qui les intéresse, les fait garrotter par ses hommes, et les amène ainsi à la Cavale, en contenant du poignard les habitants amentés. Le lendemain les prisonniers furent libres. . . . Mais l'impôt était payé.

Ce trait d'habile audace plut tellement au gouverneur, qu'il maria son protégé à l'une de ses parentes. Celle-ci lui donna bientôt un fils (1789), et l'Égypte dut tressaillir à cette naissance, car le père s'appelait Méhémet-Ali, et l'enfant Ibrahim-Pacha.

Méhémet faisait avec succès le commerce des tabacs, lorsque le gouverneur de la Cavale l'envoya avec trois cents hommes contre les Français qui occupaient Alexandrie. On sait l'affaire d'Aboukir, l'assassinat de Kléber, et l'évacuation de l'Égypte, abandonnée aux Turcs, aux Mameluks et aux Albanais. Méhémet, jeté seul et nu, après la bataille, sur le rivage égyptien, résolut dès lors, en riant dans sa barbe, de renverser les Turcs par les Mameluks, les Mameluks par les Albanais, et de se rendre maître de l'empire.

Pour exécuter une telle entreprise, il fallait une énergie et une habileté à jouer sous jambe tous les Richelieu et tous le Talleyrand de l'époque, il fallait en même temps un renard et un lion, un général et un diplomate, un créateur et un administrateur ; il fallait en un mot l'homme qui disait, en écoutant la lecture de Machiavel : « Les Turcs en savent plus long, et j'en sais plus long que les Turcs. »

Notez que Méhémet-Ali ne savait pas encore lire. Il n'en disait pas moins vrai, et la conquête et l'organisation de l'Égypte ont justifié cette immense gasconnade !

L'aventurier de la Cavale séduisit et chassa coup sur coup quatre vice-rois. L'expulsion de Kourschyd fut son chef-d'œuvre. Les cheiks, adroitement soulevés, se présentent chez Méhémet :

—Nous ne voulons plus obéir à Kourschyd, nous allons le déposer aujourd'hui.

—Et qui mettez-vous à sa place ?

—Vous-même parce que vous aimez le bien !

Méhémet feint de refuser ; les cheiks insistent ; il accepte ; on lui jette la pelisse d'honneur et on le promène à cheval dans le Caire. Le voilà enfin vice-roi ! La Porte apprend qu'à défaut du droit, notre homme à la force en main ; et elle confirme son usurpation, faute de pouvoir la punir.

En s'élevant au trône d'Égypte, Méhémet avait fait un chef-d'œuvre ; en s'y maintenant, il fit un miracle. C'est ici qu'il trouva dans son fils Ibrahim un instrument digne de lui-même. Il le mécomut d'abord cependant, et lui préféra Toussoun, son frère cadet, jusqu'à la mort de celui-ci.

— Je n'eus une entière confiance en Ibrahim, disait-il depuis, qu'en voyant sa barbe s'allonger et grisonner.

Il l'employa d'abord aux levées de l'impôt ; car il fallait de l'argent pour acheter l'Égypte ! Ce pays est à l'encan, disait Méhémet, celui qui donnera la dernière bourse et le dernier coup de sabre, y restera le maître.

Le dernier coup de sabre du vice-roi fut pour ses bons amis les mameluks, devenus ses tyrans après avoir été ses complices. C'était le 1er mars 1811 ; tous les mameluks se trouvaient réunis au Caire pour voir donner la pelisse du commandement au fils de Méhémet. Ils arrivèrent à la forteresse dès le matin, dans leurs plus brillants costumes et sur leurs plus beaux chevaux. Le pacha, dit son biographe, les reçoit avec son affabilité ordinaire, et le défilé commence vers la ville. Un corps de delhis marche en avant, et les mamuluks viennent à la suite. Or, au bout du chemin taillé dans le roc, la porte du Caire s'ouvre aux delhis et se referme sur les mameluks, qui se trouvent pris entre des murs infranchissables. En même temps, le canon donne le signal de leur mort, et des Albanais embusqués de toutes parts les fusillent comme des bêtes fauves dans une caverne. De plusieurs milliers qu'ils étaient, pas un seul n'échappa. Retiré dans son harem pendant cette exécution, le vice-roi n'avait point ce calme altier que lui a prêté M. Vernet dans son tableau. Il était pâle, inquiet, effaré ; il ne se rassura qu'à la vue des têtes de ses victimes. Alors il demanda un verre d'eau et remercia le prophète....

Ce massacre d'une armée est affreux, sans doute ; mais il ne faut pas le juger avec nos idées européennes. Entre le pacha et les mameluks c'était une guerre à mort : s'il ne les eût pas tués ce jour-là, ils l'eussent tué le lendemain.

Ainsi débarrassé de ses ennemis du dedans, le vice-roi chargea Ibrahim d'exterminer ses ennemis du dehors, et le jeune pacha déploya dans cette mission le courage et l'habileté paternelles. Avant sa première campagne contre les Arabes Wahabites, il alla jurer sur le tombeau du Prophète, à Médine, de ne point remettre son cimetière au fourreau qu'il ne l'eût trempé dans le sang du dernier rebelle ; il promit en outre d'immoler, après sa victoire, trois mille moutons sur le mont Arafât ; il fit en attendant, à Mahomet, une libation de cent bouteilles de rhum et de champagne, dont on l'avait gratifié au Caire. Il avait alors vingt-six ans et toute la ferveur musulmane qu'il n'a plus. Combien de fois, depuis, il a bu des flots de champagne avec ses soldats, au lieu de les sacrifier ainsi au Prophète ! Il faut dire que l'anathème du Coran porte particulièrement sur le vin rouge ; et voilà pourquoi l'eau-de-vie, les vins blancs, et surtout le champagne, ont tant de succès en Orient depuis quelques années. Quoi qu'il en soit, Ibrahim fit honneur à son serment ; il mit à feu et à sang tout le Nedjed, décapita ou jeta dans les fers les chefs Wahabites, reçut le titre de *Pacha des Villes Saintes*, et rentra en triomphe au Caire après trois années d'absence.

Un grand changement s'était opéré chez le père et chez le fils. Les fatigues de la guerre avaient blanchi les cheveux blonds et la barbe rouge d'Ibrahim, et Méhémet avait appris à lire et à écrire avec une esclave lettrée de son harem.

A partir de ce jour, l'Égypte fit des pas de géant dans la civilisation. Le vice-roi se souvint qu'un Français, M. Lion, avait instruit et soigné son enfance ; qu'un autre Français, M. Mengin, lui avait ouvert les portes du Caire en payant ses soldats. Il choisit donc la France pour modèle et les Français pour instruments de toutes ses entreprises. Il appela M. Lion en Égypte, et celui-ci étant mort à Marseille, il envoya 10,000 fr. à sa sœur ; il confia l'éducation militaire de son fils à M. Selve, ancien officier de l'Empire, aujourd'hui major-général égyptien sous le nom de Soliman-Pacha. Et durant vingt ans, le génie inculte et orgueilleux d'Ibrahim s'est assoupli, sous la direction de notre compatriote, à toutes les ressources de la tactique et à toutes les règles de la discipline.

Il est donc tout naturel de voir aujourd'hui le fils du vice-roi rendre visite à la France, surtout après le voyage qu'un de nos princes vient de faire en Égypte.

Lorsque le capitaine Selve forma son premier camp d'instruction, sur les limites de la Nubie, loin des yeux fanatiques des Turcs, Ibrahim ne fut pas l'adversaire le moins acharné des innovations françaises. Figurez-vous, en effet, le vainqueur des Wahabites obligé, pour étudier la charge en douze temps, de prendre place à son rang de taille (il est de petite stature), à la queue d'un bataillon commandé par un chrétien ! Eh bien ! non-seulement notre compatriote dompta l'orgueil d'Ibrahim et de ses soldats, mais il s'en fit aimer à tel point, qu'il obtint d'eux tout ce qu'il voulut. Il parvint à enrégimenter des turcs, à faire porter la carabine à des *fellahs* (cultivateurs), à substituer le simple commandement aux coups de cravache !

De son côté, Ibrahim fit un autre tour de force ; ce fut l'admission des Arabes aux grades, qui étaient le privilège des Turcs. Il obtint ce résultat par une surpercherie curieuse.— Nous manquons de caporaux, dit-il un jour en riant à ses soldats ; le grade de caporal à qui courra le mieux ! Convaincus de leur supériorité sur les Arabes, les Turcs acceptent la plaisanterie de leur général, et voilà le concours ouvert à toutes jambes. Mais les Arabes arrivent les premiers et enlèvent le grade à la force du jarret. Ils peuvent s'élever aujourd'hui jusqu'au rang de capitaine ; et Ibrahim les porterait plus haut sans le dicton prudent de son père :—N'oublions jamais que nous ne sommes que quinze mille Turcs en Égypte !

En ce moment, Ibrahim a sous la main cent trente mille hommes organisés à l'euro péenne, et peut en lever le double sur les Bédouins, les ouvriers des ports, les écoles militaires et les gardes nationales ; car (ô abus de la civilisation française !) il y a des gardes nationaux, bizets et non bizets, sur la terre des Pharaons ! Les petits-fils des Ptolémées (*infandum !*) ont leurs factions au pied des pyramides, leur conseil de discipline et leur *Hôtel des haricots !*

On connaît la guerre de Morée, si funeste à l'empire ottoman ! Après avoir promené son sabre victorieux sur toute cette contrée, Ibrahim vit, en 1827, la flotte de son père brûlée avec la flotte turque à Navarin. Il n'en fut pas moins reçu en triomphe au Caire, et, deux ans après, Méhémet avait ressuscité sa marine. Deux Français étaient encore là : M. de Cerizy et Besson-Bey.

Grâce à eux, trente et un bâtiments, montés par seize mille hommes, garnissent le port d'Alexandrie !

Pour suffire à ces immenses travaux, le vice-roi a des moyens à lui. Il confisque toutes les propriétés de son empire, et voici comment : il demande aux *moultezins* et aux ulémas leurs titres, sous prétexte de les vérifier ; puis quand il les tient, il les garde, et jette une aumône à ceux qui crient trop haut. De cette façon, l'Égypte n'est plus qu'un vaste domaine exploité par et pour un seul homme (1). Méhémet a aussi le monopole de toutes les industries et de tous les commerces ; ses sujets ne consomment, n'achètent et ne vendent rien qui ne sorte de ses royales manufactures. Joignez à cela les subsides perçus de tous côtés par une armée formidable, espèce de pompe aspirante et foulante, qui tire jusqu'à la dernière piastre de la sacoche du dernier fellah. Telle est aujourd'hui l'Égypte, nation d'esclaves, incarnée dans un despote de génie ; monarchie orientale habillée à l'euro péenne, où la misère se drape de civilisation, où le revenu se décuple quand la population se décime (2) ; œuvre la plus gigantesque et spectacle le plus fantastique qu'aient offert les sociétés modernes.

La dernière conquête d'Ibrahim a été celle de la Syrie, convoitée depuis si longtemps par le vice-roi. Profitant d'une querelle avec le pacha de Saint-Jean-d'Acre, le fils de Méhémet prit, en 1831, cette ville que Napoléon n'avait pu prendre. La Porte, effrayée, voulut l'arrêter avec cinquante mille hommes. Il les extermina à Konieh, et ouvrit à son père la route de Constantinople. Moment décisif, où Méhémet n'avait qu'à marcher pour saisir et relever l'empire ottoman ! Mais il s'arrêta ébloui, désenchanta l'Europe sur sa puissance, et perdit une occasion qui ne se retrouvera plus. Toutefois la nouvelle et grande victoire d'Ibrahim à Nezib, en 1839, assure à son père la moitié de la Syrie pour le présent, et la Syrie entière pour l'avenir...., si l'Angleterre ou la Russie n'est pas le troisième larron.

Il nous reste à faire le portrait de notre illustre visiteur ; le voici tel qu'un homme qui le voit de près nous le communique : Ibrahim-Pacha a cinquante-six ans, mais en porte davantage ; il est de taille médiocre (environ cinq pieds deux pouces), mais largement constitué. Son visage allongé, sanguin-bilieux, est gravé de petite vérole ; son nez gros, mais accentué, se recourbe sur ses épaisses moustaches ; son énorme barbe blanche, partant comme une cascade de deux grosses lèvres, descend jusqu'au milieu de sa poitrine et lui donne une physionomie de lion qui lui sied à merveille. Un génie sauvage et ardent étincelle dans ses yeux d'un gris clair. Il tient habituellement la main gauche sur la poignée de son sabre, à la manière orientale. Son abord est grave et imposant pour ne pas dire terrible. Il doit être magnifique à voir lorsqu'il entraîne ses soldats à la bataille, en leur criant de sa forte voix : "*Jah ! volîte ! aferim !* (Al-lons, enfants, courage !)" On conçoit l'ascendant napoléonien qu'il exerce sur eux. Dans l'intimité, la sévérité d'Ibrahim s'oublie, dit-on, jusqu'à l'hilarité familière. C'est un des plus vaillants buveurs de vin de Champagne qu'on ait jamais vus ; il sait affronter un excès de table, comme un excès de fatigue ou de péril. En campagne, il couche avec ses soldats sur la terre nue, et arrive à son but à travers le feu ou la glace, comme à travers les balles et les coups de sabre. Clot-bey assure qu'il est aussi élément après la victoire que féroce pendant la combat. Son

intelligence n'est pas moins active que sa personne. Il écrit et parle toutes les langues de l'Orient, et sait à fond l'histoire de son pays. Il déteste les flatteurs, mais il s'attache vivement à ses amis ; son bonheur est de se délasser le soir avec eux des travaux du jour, entre sa pipe, son eau-de-vie et son café. Ibrahim porte le *tarbouch* (nouveau bonnet égyptien), le gilet brodé, la ceinture de cachemire, l'ample dolman et les culottes bouffantes. A Marseille et à Toulon il s'est montré couvert d'or et de pierres. L'étiquette du divan s'observe chez lui même en voyage. Il salue le premier ses inférieurs, en portant la main droite sur la poitrine ou à la hauteur de la bouche. Ceux qu'il reçoit, laissent à sa porte des souliers qu'on leur prête tout exprès, et se retirent à reculons pour ne pas lui tourner le dos. Le café se prend solennellement dans sa chambre, au signal qu'il donne à haute voix, en de petites tasses posées sur des coquetiers d'or ou d'émail, quelquefois ornés de diamants. Il offre de sa main le chibouk (la pipe) aux grands personnages qu'il veut honorer ; les autres le reçoivent de ses serviteurs, qui posent d'abord la noix à terre, puis, faisant décrire un cercle au tuyau, amènent gracieusement le bouquin à la hauteur des lèvres. Quand le fumeur se retire, la pipe est enlevée de la même façon.

On dit que suivant le rit musulman, Ibrahim ne salue pas les dames ; mais il fera sans doute une exception pour les Parisiennes, car voici la preuve qu'il est très-galant : Interrogé par le mari d'une jolie femme, et devant celle-ci, sur le nombre de ses épouses : " Je n'en aurais qu'une, répondit-il, si elle était aussi belle que la tienne."

C. DE CHATOUVILLE.



(1) " Biographie des Contemporains illustres," par un homme de rien.

(2) Le revenu est monté, sous Méhémet, de 1 à 7, tandis que la population a diminué d'un tiers. L'histoire jugera sévèrement ce fait,

LITTÉRATURE



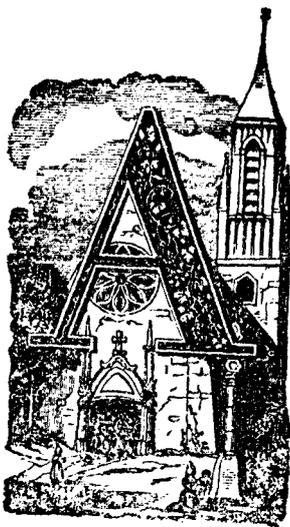
CANADIENNE.

CHARLES GUERIN.

II.

MONSIEUR WAGNAËR.

(SUITE.)



Hi ! dame !... je vous connais et je ne vous connais pas, monsieur Wagner. Aujourd'hui ça me paraîtra que je sais toutes vos finesses sur le bout de mon doigt... et puis demain vous allez en inventer d'autres. Tout vous réussit... mais pour la terre des Guérin, voyez-vous, c'est une autre affaire. Vous avez déjà manqué votre coup trois ou quatre fois, et pendant ce temps-là les jeunes gens ont grandi, ils vont faire leur chemin dans le monde, et puis...

—Et puis, maître François ?

—Et puis... dame !... voyez-vous ; c'est que j'ai lu, il y a bien longtemps, une histoire comme ça, d'un grand seigneur qui avait un beau château, et qui voulait à toute reste chasser un pauvre homme qui avait sa cabane tout près du château. Cette histoire là a bien mal tourné pour le seigneur. Je crois qu'on appelle ça une *farabole*.

—Tu veux dire une parabole. C'est que je me moque joliment des paraboles, moi ! Tu ne sais donc pas qu'il me faut cette terre ? Tu ne sais pas qu'il me la faut absolument ?

—Ca se peut bien, monsieur Wagner, ça se peut bien. Mais, sauf le respect que je vous dois, il vous fallait la veuve, aussi... il vous la fallait absolument.

—Ah ! la diablesse de femme ! Il me la fallait en effet, il me la fallait, surtout pour avoir la terre. Mais à présent qu'elle a tant fait la grande dame ; à présent qu'elle m'a repoussé, moi, veuf comme elle, et beaucoup plus riche qu'elle... ma foi, elle s'arrangera comme elle pourra, je prendrai *le bien*, comme disent les

habitans, (1) et je laisserai la femme. Ce sont mes principes, vois-tu, j'essaie d'abord à exploiter les gens à leur profit, ça me paraît juste et raisonnable que l'on fasse du bien aux autres en s'en faisant à soi-même. Par exemple, quand les gens sont assez bêtes pour ne pas me laisser faire... alors tant pis pour eux, je les exploite quand je puis. Car il faut toujours exploiter. Il faut tout tourner à son profit, sans se gêner pour personne... autrement ça n'avancerait à rien. C'est là la règle fondamentale du commerce. Apprends cela mon pauvre François.

—Comment dites-vous cela, monsieur ?

—*Exploiter*, mon pauvre François, *exploiter* ; c'est le mot. La *société*, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme. Plus je regarde cette *rivière aux écrevisses*, plus je pense en effet que l'exploitation de cette paroisse ne sera pas complète, tant que je n'aurai pas construit deux ou trois moulins la-dessus. Le seigneur a été assez peu rusé pour ne pas consentir à exercer son privilège en ma faveur (2). S'il eut voulu seulement s'entendre avec moi, nous *fesions* sauter cela des mains de la belle veuve, sans qu'elle eût le moindre mot à dire. Avant dix ans peut-être, M. de Lamilletière aurait reçu de superbes *lods et ventes*, trois ou quatre cent louis dans le moins... tandis qu'avec ces Guérins, ça va rester à ne rien faire. La mère a été assez folle pour faire étudier ses enfants, ça veut dire qu'ils ne feront jamais rien de bon... rien que des griffonneurs de papier... voilà tout... Miséricorde ! un si beau *water-power* ! Mais les vieilles noblaïlles comme ce M. de Lamilletière... ça na pas la moindre idée des spéculations. Laisse faire, pauvre François, si je puis seulement

(1) *Bien*, se dit dans nos campagnes pour *terre, bien immobilier*. La signification ainsi restreinte de ce mot, montre l'attachement des canadiens-français pour la propriété foncière. L'anglais dit *my goods*, en parlant de ses *effets*, de son *mobilier*.

(2) Dans presque toutes les seigneuries du Bas-Canada, les seigneurs ont ou prétendent avoir un droit exclusif à toutes les *places de moulins*.

acheter un petit bout de seigneurie, tu verras comme j'en découvrirai moi, des droits féodaux !

—Il me semble pourtant, monsieur Wagnaër, que je vous ai entendu parler de ces choses-là d'une toute autre façon. Les gros marchands anglais qui viennent vous voir quelquefois. . . .

—Font bien du bruit contre la féodalité, n'est-ce pas ? . . . Eh bien ! ils sont comme moi, ils ne pensent qu'à acheter des seigneuries, et je t'assure que quand ils en auront, ils sauront les faire valoir. Mais pour le présent, ce n'est pas une seigneurie, c'est cette terre seulement, c'est cette maudite rivière qu'il me faut. Dire que ce vieux Jérôme Deschênes n'a jamais voulu me vendre son hypothèque de deux cents livres, même à dix pour cent de prime, sous le prétexte qu'il a eu autrefois de grandes obligations à ce M. Guérin. . . .

—Faut que ce bonhomme-là ait une dure mémoire. . . . Tenez, M. Wagnaër, voulez-vous que je vous dise : offrez-leur encore une fois un bon prix pour leur terre, et soyez sûr qu'ils finiront par vous la vendre. Ils disent que Pierre va faire un avocat, sa mère aura bien de la peine à le pousser jusqu'au bout. . . . Vous aurez leur *bien* sans tant de *mannigances* (3).

—Comment, monsieur Pierre Guérin vise au barreau ! C'est un Vallières ou un Moquin en herbe que nous avons si près de nous ! Mais c'est superbe ! . . . Je croyais qu'ils allaient faire des notaires tous les deux. Un avocat ! C'est justement l'homme qu'il me faut. De ce temps-ci les avocats me mangent, et si j'en avais un dans ma famille. . . .

—Vous mangeriez les habitans à vous deux ?

—Non. Mais ça m'épargnerait bien des frais, et ça serait de bon conseil. Quel âge a-t-il, ce jeune homme ?

—Dix-neuf ans.

—Et Clorinde en a dix-sept ; mais ce serait une affaire magnifique ! . . . La fille prendrait la place du père, le fils prendrait la place de la mère, et tout s'arrangerait à merveille, ajouta M. Wagnaër, comme se parlant à lui-même. Puis il parut réfléchir profondément, regardant tantôt la pointe derrière laquelle coulait la rivière, tantôt la maison de madame Guérin. Son compagnon se taisait comme lui. A les voir tous deux contempler d'un air de convoitise, ce patrimoine de la veuve et de l'orphelin, on aurait dit de deux malfaiteurs, décidés à tenter durant la nuit, quelque coup de main, et cherchant pour cela à prendre une connaissance exacte des lieux. Le costume du marchand et de son commis n'aurait pas médiocrement contribué à confirmer cette hypothèse peu charitable. Ils avaient chacun de vieilles casaques de gros drap bleu, sales et trouées, de vieux chapeaux cirés et de grandes bottes de peau de bœuf, couvertes de boue, et ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne s'était rasé depuis plusieurs jours.

M. Wagnaër était un homme trapu, surchargé d'embonpoint, son visage était rouge et marqué de petite vérole, et comme frotté d'huile, son nez plat, ses sourcils épais et roux, ses yeux petits et cironnés, ses lèvres épaisses, sa bouche très grande, et laissant voir deux superbes rangées de dents qui auraient fait honneur à un animal féroce. Avec cette formidable mâchoire, M. Wagnaër aurait pu *exploiter* toute la création.

M. François Guillôt était un grand garçon, mince et efflanqué, au visage pâle et maigre, aux bras longs et décharnés. Il y avait sur sa figure et dans toute sa personne un air d'innocence, dont un physionomiste habile aurait fait promptement justice, en le clas-

(3) *Mannigances*—intrigues—supercheries mêlées d'hésitation—tripotage.

sant de suite parmi cette espèce de gens pour qui fut créé le proverbe : *Il fait l'âne pour avoir l'avoine.*

C'était précisément l'agent et l'intermédiaire qu'il fallait à M. Wagnaër auprès des habitans, naturellement soupçonneux, et qui l'étaient à bon droit à son égard. Ceux qui se défiant du maître croyait duper le commis n'en étaient que mieux dupés eux-mêmes. Obligé de dissimuler son intelligence durant les trois quarts de la journée, le pauvre garçon s'en dédommageait aux dépens de son maître, durant les heures d'intimité et de confiance, et celui-ci lui pardonnait sa hardiesse d'autant plus volontiers qu'il entouerait lui-même de peu de mystère son égoïsme et sa cupidité.

Une visite qu'ils faisaient régulièrement tous les matins et tous les soirs à des nasses qu'ils avaient disposées sur la grève de la petite île, avait amené ces deux personnages à l'endroit où nous les avons trouvés. L'heure favorable pour enlever le poisson étant près d'arriver, ils ne tardèrent pas à diriger leur attention vers le fleuve, et voyant où en était la marée, ils quittèrent la clôture sur laquelle ils étaient appuyés tous deux. Le grand canot de bois, approprié à cette expédition, fut bientôt mis à flot, et le conduisant eux-mêmes, ils s'éloignèrent rapidement au milieu des vagues bruyantes et couronnées d'écume.

III.

UN COUP DE NORD-EST.

Le vent de nord-est est comme un fléau indigène pour le district de Québec. C'est lui qui pendant des semaines entières, promène d'un bout à l'autre du pays les *brumes* épaisses du golfe. C'est lui qui au milieu des journées les plus chaudes et les plus sèches de l'été, vous enveloppe d'un linceuil humide et froid, et dépose dans chaque poitrine le germe des affections catarrheuses et de la pulmonie. C'est lui qui interrompt par des pluies de neuf ou dix jours, tous les travaux de l'agriculture, toutes les promenades des touristes, toutes les jouissances de la vie champêtre. C'est lui qui durant l'hiver soulève ces formidables tempêtes de neiges qui coupent toutes les communications et bloquent chaque habitant dans sa demeure. C'est lui, enfin, qui chaque automne préside à ces fatales bourrasques, causes de tant de naufrages et de désolations, à ces ouragans répétés et prolongés qui à cette saison rendent si dangereuse la navigation du golfe et du fleuve Saint-Laurent.

Dès qu'il commence à souffler, tout ce qui, dans le paysage, était gai, brillant, animé, velouté, gazouillant, devient terne, froid, morne, silencieux, renfrogné. Un ennui, un malaise décourageant pénètre tout ce qui vous touche et vous environne. Bientôt des *brumes* légères, aux formes fantastiques, rasant en bondissant, la surface du fleuve. Ce n'est que l'avant garde de bataillons beaucoup plus formidables, qui ne tardent pas à paraître. Alors vous chercheriez en vain un rayon de soleil, un petit coin de ce beau ciel bleu, si limpide, qui vous plaisait tant. Sur un fond de nuages d'un gris sale, passent rapides comme des flèches, ces

mêmes brumes légères, qui se succèdent avec une émulation, avec une opiniâtreté désolante. On dirait tantôt la blanche fumée du cano n, tantôt la fumée noire d'un bateau-à-vapeur. Tantôt elles dansent comme des fées capricieuses, aux vêtemens d'écume, sur la crête des vagues, tantôt elles passent dans l'air, d'un vol assuré comme d'immenses oiseaux de proie. Quelquefois leur vitesse semble se ralentir, elles paraissent moins nombreuses; déjà vous croyez entrevoir en quelques endroits une lumière vive, comme celle du soleil, vous apercevez même à la dérobée quelque chose de bleuâtre qui ressemble au firmament, vous vous dites que les brumes s'épuisent, que vous allez bientôt en voir la fin: vous vous trompez, elles passeront toujours. Le golfe en contient un inépuisable réservoir.

Une journée maussade, quelquefois deux, s'écoulaient ainsi. Puis vient une pluie froide et fine, qui va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'elle se transforme en véritables torrens, poussée qu'elle est par un vent impétueux. Tout le jour et toute la nuit, et souvent plusieurs jours et plusieurs nuits, ce n'est qu'un même orage, uniforme, continu, persévérant. Pendant tout ce temps la pluie tombe comme dans les plus grandes averses, la fureur du vent se maintient à l'égal des ouragans les plus terribles. Il semble que le désordre est devenu permanent, que le calme ne pourra jamais se rétablir. Cependant cela cesse; mais alors recommence l'ennuyeuse petite pluie froide, plus désagréable et plus malsaine que tout le reste. Enfin, un bon jour, sur le soir, éclate une épouvantable tempête: ce n'est plus le vent de nord-est seul; tous les enfans d'Eole sont conviés à cette fête assourdissante. C'est ce que l'on nomme le coup du revers. Cela termine et complète la *neuvaine de mauvais temps*.....

Huit jours après celui où nous avons vu partir les deux jeunes Guérin, les habitans de la *côte du sud*, avaient éprouvé tout ce que nous venons de décrire. Ils en étaient rendus à cette dernière bourrasque, qui, si elle n'est pas charmante par elle-même, a toujours cela d'aimable: *d'être la dernière*.

C'était le soir. Madame Guérin et la jeune Louise étaient assises près d'une table, dans la grande salle, qui formait avec deux petits cabinets et la cuisine ou *salle des gens*, la seule partie habitée de la maison. Le reste comprenait deux salons bien meublés, et quatre autres petits cabinets ou *chambres à coucher*. Ces appartemens situés à la suite des autres, et sur le même niveau, étaient fermés à la clef, et ne s'ouvraient que dans les grandes occasions.

Dans la *salle des gens* un feu bien nourri remplissait l'âtre, et illuminait de clartés inégales et intermittentes, cette chambre, la plus grande de la maison. Autour du foyer étaient rassemblés tous les serviteurs de la ferme et quelques-uns de leurs amis. On faisait rôtir des *blé d'indes* (épis de maïs) et vieillards, jeunes garçons et jeunes filles, avec une gaieté qui semblait narguer la tempête, se livraient à cette occupation favorite des soirées d'automne. La porte qui faisait communiquer les deux appartemens était ouverte, et de sa place, madame Guérin pouvait surveiller tout ce qui se passait dans la petite réunion où se trouvaient plusieurs *cavaliers* et plusieurs *blondes*. Louise faisait une lecture à sa mère. Le livre dans lequel elle lisait était du petit nombre de ceux qui avaient échappé à l'*auto-dafé*, fait par l'avis du curé de la paroisse, de presque toute la bibliothèque de M. Guérin.

C'était l'*Histoire Générale des Voyages*. Tandis que la jeune fille lisait d'une voix douce et émue, la bonne maman enchaînait

avec une merveilleuse rapidité les mailles d'un *tricot age*, qu'elle destinait à l'un de ses fils.

—Mon Dieu! dit-elle, que ce pauvre Pierre est heureux de ne pas être sur une île déserte comme ce jeune matelot anglais! Lui, qui use tant de paires de bas et de hardes de toute espèce!

—Tant qu'à cela, dit Louise, il n'y aurait pas eu assez de feuilles de palmier pour lui, ni assez de peaux de bêtes. Savez-vous que Charles est un vrai bijou auprès de lui?

—C'est vrai, mais ce pauvre enfant, il ne faut pas lui en vouloir. Il se donne tant de peine. J'ai dans l'idée que ça sera lui qui relèvera la famille.... mais continue ta lecture.

—Je ne sais pas, *maman*, cette lecture commence à me déplaire et à me faire peur. Entendez-vous le vent? S'il allait se passer pour tout de bon des choses comme celles que nous lisons! Que ça doit être effrayant un naufrage!

—Lis toujours, ma chère. Avant de nous coucher, nous dirons un *memorare* pour ceux qui sont dans le danger, et un *de profundis* pour les défunts.

Et la docile jeune fille reprit sa lecture.

Les bruits que l'on entendait du dehors n'avaient en effet rien de bien rassurant. A travers les éclats de la tourmente on distinguait comme une basse continue le lugubre vent de nord-est. Le choc des vagues qui ressemblait à un glas funèbre et lointain, le froissement du feuillage et le craquement des branches du gros orme près de la maison, les sifflemens du vent dans la cheminée, aigus et stridens comme les miaulemens de plusieurs chats en colère; tout cela faisait une bien triste diversion, aux cris bruyans, que l'on entendait dans l'autre salle. Louise, impressionnable comme on l'est toujours à son âge, ressentait une vague terreur que ne partageait pas sa mère.

D'une grande expérience, d'un esprit élevée, d'une volonté opiniâtre, cette digne femme, croyait dans ce moment toucher à la fin d'une lutte, qui avait duré plusieurs années. Cette pensée était seule au fond de son âme: la lecture qu'elle se faisait faire, la gaieté qu'elle voyait tout près d'elle, la tempête qu'elle entendait mugir, n'effleuraient que la surface de son esprit.

M. Guérin était mort jeune et presque soudainement; laissant une succession encombrée, des affaires difficiles, qu'il aurait pu mener lui-même à bien, mais qu'il était impossible à tout autre de terminer. Il avait contracté quelques dettes assez considérables pour étendre son commerce et construire la belle maison qu'il habita seulement quelques années; abandonnant la demeure paternelle à ses frères, l'un marié et à la tête d'une nombreuse famille, et l'autre célibataire; c'était l'*oncle Charlot*, dont parlaient nos deux jeunes gens au commencement de notre récit. Sans une circonstance bien étrange, madame Guérin aurait pu, sinon continuer le négoce de son mari, du moins, liquider avec le temps, les dettes qu'il lui avait léguées, et conserver une position très-indépendante. La seule personne qui eût une forte réclamation contre la succession de M. Guérin, était le brave Déchéne, riche cultivateur, homme honnête et généreux, qui ne pouvait inspirer aucune inquiétude. Les autres dettes avaient été contractées envers différentes maisons de commerce, de Québec; la créance la plus forte parmi celles-là, ne s'élevait pas à plus de cent louis. Tous les créanciers semblaient être dans les dispositions les plus favorables; plusieurs avaient même offert une remise de la moitié, accordant pour le reste, les termes les plus faciles. Madame Guérin se croyait donc parfaitement sûre; lorsqu'un jour il se présenta chez elle un petit épicier Jersais, à qui elle croyait devoir tout au plus quarante ou cinquante louis. Comme ce mon-

sieur lui parlait avec beaucoup d'assurance, et assez peu de politesse, elle lui offrit de régler immédiatement ses comptes. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque le petit homme tira de son portefeuille, des créances au montant de sept cents louis, dont il était devenu l'acquéreur, et dont il montrait les titres en bonne forme ?

M. Wagnaër (c'était lui) voyant qu'il ne recevait que peu de chose de sa petite obligation, l'une des plus récentes, avait eu recours à cet expédient peu risqué d'ailleurs, vû les biens considérables de la succession Guérin. Il avait même réalisé par cette transaction ce qu'il appelait un honnête profit. Plusieurs personnes qui n'auraient pas voulu exercer elles-mêmes des poursuites contre une famille respectable, tombée tout-à-coup dans le malheur, s'étaient contentés d'une moindre somme que celle qui leur était due ; car la générosité et la délicatesse de bien des gens sont ainsi faites qu'elles s'escomptent d'après un certain tarif, et que l'on est tout fier de soi-même lorsqu'on s'est déchargé sur quelqu'homme bas et mercenaire, d'une besogne qui nous paraît odieuse.

Le premier moment de stupeur passé, Madame Guérin s'était vue forcée de compter avec les exigences du nouveau venu. Au bout de quelques jours, M. Wagnaër se trouva possesseur de tout le fond de magasin, de la belle maison, et de ses magnifiques dépendances ; pour obtenir ce résultat, l'épicier avait ajouté quatre cents louis payés comptant, à la quittance de toutes les obligations dont il était porteur. Cette somme fut employée à payer les autres dettes, une seule exceptée, comme on l'a vu, et à remettre sur un bon pied la ferme que les frères de M. Guérin avaient un peu négligée.

Ce ne fut pas pour la pauvre veuve une médiocre humiliation que de retourner, habiter la maison, qu'elle et son mari avaient quittée quelques années auparavant pour une demeure plus élégante, plus agréable, disons-le aussi, plus prétentieuse, et dont la construction avait excité dans l'endroit beaucoup de petites jalousies. Ce qui rendait ce déménagement plus pénible encore, c'était l'inévitable expulsion des parens de son mari. L'oncle Charlot demeura seul à la tête de la ferme. Sa présence était non seulement utile, mais même indispensable.

Malgré tous les inconvéniens qui semblaient contrarier sa résolution, malgré les sentiments pénibles qui devait empoisonner son séjour prolongé dans une paroisse où elle s'était vue riche, puissante, honorée, madame Guérin refusa avec persistance l'offre très mesquine d'abord, puis rapidement portée à une somme raisonnable, que M. Wagnaër lui proposa pour ce qu'il lui restait de propriétés ! Elle préféra vivre avec la plus stricte économie, s'imposer les plus dures privations, elle préféra même retrancher à sa jeune famille toutes les jouissances auxquelles elle était habituée que de deshériter ses enfans du patrimoine de leurs aïeux. D'autres motifs plus puissans que ce poétique attachement pour deux terres et une maison, avaient rendu, d'ailleurs sa détermination inébranlable. C'est qu'en femme habile et prévoyante elle avait parfaitement compris toute l'importance de la petite rivière aux écrevisses ; c'est qu'elle savait bien que la valeur de ses propriétés ne pouvait qu'augmenter avec le temps ; c'est qu'enfin elle nourrissait une antipathie bien légitime contre celui qui avait fondu sur elle et ses enfans à l'improviste, pour les dépouiller.

Aussi lorsqu'à l'expiration des deux années de deuil, guidé par sa cupidité, et par une passion brutale que la beauté de la veuve justifiait, l'esfronté spéculateur voulut parler de mariage, il fut éconduit avec la plus vive indignation, et le mépris le plus écrasant.

Ajoutons à la louange de madame Guérin que le culte presque fanatique qu'elle portait à la mémoire de son mari et sa fierté naturelle étaient entrés pour beaucoup dans son refus. Depuis ce temps une lutte opiniâtre s'était engagée entre le voisin et la voisine. Celle-ci avait eu jusque-là, l'avantage, mais elle ne voyait pas sans une joie mêlée d'angoisses le moment où ses deux fils, qu'elle avait fait instruire au moyen d'efforts et de sacrifices inouis, allaient la remplacer dans le combat.

Mille pensées se présentaient alors en foule à son esprit : c'était son passé et son avenir qui défilaient dans son imagination. Du souvenir des jours de bonheur qu'elle avait vécus durant son mariage, elle cherchait à construire de nouveaux plans de félicité, uniquement appuyés sur celle de ses enfans. Livrée toute entière à sa préoccupation elle avait laissé tomber le modeste tissu auquel elle travaillait ; elle s'était penchée vers sa fille, elle semblait dévorer des yeux le seul des objets de son amour qu'elle eût auprès d'elle. Elle était belle aussi ; âgée seulement de quarante ans, malgré les soucis et les chagrins qui avaient sillonné son âme, il y avait dans ses traits tant d'énergie et d'intelligence, dans ses grands yeux noirs tant de charmes, dans son teint brun tant de vie et de chaleur, dans sa taille élancée et imposante tant de dignité, dans toute sa personne tant de grâce, qu'on ne lui aurait pas donnée plus d'une trentaine d'années. On sait qu'à cet âge, beaucoup de personnes sont plus séduisantes que dans la première jeunesse.

Quoique cette bonne mère de famille fut loin de consacrer beaucoup de temps à la toilette, et qu'elle évitât même de se montrer dans la paroisse, mise d'une manière trop recherchée, il y avait chez elle une sorte de respect d'elle-même, comme un noble et pieux souvenir de l'élégance que M. Guérin avait lui-même voulue et encouragée, qui faisait qu'elle ne se négligeait jamais dans son entretien. Ce soir là par exemple, où elle n'attendait certainement aucune visite, elle n'en portait pas moins une robe noire très simple, mais d'une forme très belle, et une coiffure élégante, quoique modeste. Debout, dans ce moment, derrière la chaise de sa fille sur laquelle elle s'appuyait, on aurait dit qu'elle voulait faire contraster son genre de beauté, régulier, sévère et un peu sombre avec la blonde et suave figure de l'aimable petite Louise. Tout à coup les deux femmes tressaillirent..... Qu'est-ce que cela ? s'écrièrent-elles ensemble.

Elles venaient d'entendre le bruit d'une voiture, qui dans sa course précipitée se heurtait à toutes sortes d'obstacles, les hennissements d'un cheval joyeux d'arriver, et les cris impuissans d'une voie juvénile, qui gourmandait la pauvre bête, et cherchait à la conduire dans une autre direction.

— C'est Charles !..... C'est lui j'en suis certain..... ouvrez vite..... Qu'est-ce qui peut le ramener si promptement, et par un temps semblable ?.....

Comme elle disait cela, la pauvre mère qui tremblait de tous ses membres, s'élançait vers la porte suivie de tout ce qu'il y avait d'hommes et de femmes dans la maison.

(A continuer.)

LA VERTU.

A mon ami H.....



EST en vain qu'ici bas nous cherchons le bonheur,
 Ami, si la vertu n'est point dans notre cœur.
 Douce fille du ciel, et compagne du sage,
 Elle seule entre tous a droit à notre hommage ;
 Celui-là seul est grand qui chérit ses appas,
 Et le héros n'est rien, s'il ne la connaît pas ;
 Et sans elle que sont l'esprit, la renommée ?
 L'honneur n'est qu'un vain nom, la gloire que fumée !...
 Mais, écoutant toujours la voix de nos désirs,
 Nous la méconnaissons pour suivre nos plaisirs,
 Et nous ne voyons pas que chaque heure qui passe,
 De ces biens d'un moment ne laisse point de trace ;
 Et que pour remplacer cette ombre qui nous fuit,
 Le remords trop réel, le remords seul la suit.
 Ah ! si l'homme pervers, séduit par l'apparence
 Des dehors que revêt l'idole qu'il encense,
 Pour un instant pouvait soulever le rideau,
 Qui la lui déroband lui fait voir tout en beau,
 Ah !... qu'il méprisera cet étalage immonde,
 De chimériques biens où son espoir se fonde ;
 Mais, sans prendre le soin d'en connaître le prix,
 Il n'a pour la vertu qu'un stupide mépris ;
 Dans son aveuglement il ne voit pas l'abîme,
 Qu'entr'ouvre sous ses pas l'ignoble main du crime ;
 D'un œil indifférent il regarde la mort,
 Et penché vers la tombe, il sourit et s'endort.
 Il rêve à de longs jours filés d'or et de soie,
 Et confiant en eux s'éveille plein de joie.
 Mais, bientôt, languissant, vieillard aux cheveux blancs,
 Son front déjà ridé s'incline sous les ans ;
 Puis des infirmités une pâle cohorte,
 Que suit de près la mort, vient frapper à sa porte....
 Voilà votre durée, ô ! perfides douceurs !
 Voilà ce qui nous reste, ô ! plaisirs imposteurs !
 Puis qu'espérer en eux, c'est bâtir sur le sable,
 Cherchons, ami, cherchons un bonheur plus durable.
 La coupe de la vie est couverte de fleurs,
 Mais n'enferme, tu vois, au-dedans que des pleurs.
 Paisons dans la vertu le baume salulaire
 Qui peut seul entre tous la rendre moins amère.
 Si chaque heure qui passe est un pas vers la mort,
 Pour l'homme vertueux c'est un pas vers le port.
 Mais, pour le libertin qui ne met ses délices
 Qu'en ses dérèglements et ses plaisirs factices,
 Pour l'avare qui met le bonheur dans son or,
 Méprisant la vertu, ne voit que son trésor,
 Chaque heure qui s'écoule est un pas vers l'abîme,
 Qu'un Dieu, dans sa colère, a creusé pour le crime.

O. P.

MADEMOISELLE DE LATOUR.

I.



AU milieu du douzième siècle, à quelque distance
 au nord de Mortagne, Rotrou, le comte du
 Perche, fit construire une abbaye qui devait,
 sous le nom de la Trappe, avoir une grande cé-
 lébrité. Dans les premiers temps de sa fonda-
 tion, des armées anglaises dispersèrent les religieux
 qui l'habitaient ; rendus au monde, se relâchant un peu
 de la discipline de l'austère couvent, ces religieux y in-
 troduisirent plus tard une règle plus conforme à leurs
 mœurs moins sévères. L'abbaye traversa plusieurs siè-
 cles, mais vers 1650, il s'éleva, parmi les cénobites, un homme
 qui, naguère, avait abandonné sa jeunesse à toutes les voluptés,
 et qui, sous les rigueurs du cilice, était venu en effacer le souvenir.
 La trappe fut dès lors purifiée, renouvelée, régénérée ; sous les
 ordres de cet homme, l'abbaye embrassa l'étroite observance de
 Citeaux qui s'y est fidèlement maintenue.

A dater de cette époque de renaissance, rien de semblable à ce
 que nous allons essayer de retracer ne s'était peut-être encore vu.

Pendant une sombre matinée d'automne de l'année 18, les
 trappistes, suivant leur pieuse habitude, se rendirent à la sainte
 demeure en silence, dans un remarquable recueillement ; lorsqu'ils
 furent parvenus au chœur, ils tombèrent à genoux, bannissant toute
 pensée qui n'était pas inspirée par le Dieu qu'ils adoraient les
 mains jointes, le visage penché sur les froides dalles de l'église, et
 ils priaient ardemment. Mais leur ferveur fut un instant trou-
 blée : le supérieur de la Trappe se releva, et montant les mar-
 ches de la chaire qui dominaient les volontaires martyrs.

—Frères, dit-il aussitôt, une jeune âme du monde, que le mal-
 heur poursuit depuis longtemps, à sa dernière heure, se recom-
 mande à vos prières !

Les trappistes qui avaient relevé leur tête pour écouter la voix
 de leur supérieur, la courbèrent tout à coup, en invoquant le Dieu
 de miséricorde pour cette jeune âme du monde. On dit pour-
 tant qu'alors, comme frappé soudainement par les paroles qu'il
 venait d'entendre, un d'eux ne se courba point, et qu'il attacha ses
 regards sur le vénérable supérieur ; mais son front, qui venait de
 se colorer, se refroidit au contact du pavé sur lequel il l'appuya.
 Les frères qui l'environnaient ne s'aperçurent point que les pa-
 roles qui venaient de retentir l'avaient si fortement impressionné ;
 et le soir de cette journée, ils remarquèrent avec une surprise
 mêlée de tristesse, l'absence d'un des leurs, dont le noviciat devait

se terminer le lendemain. Ce soir-là, le supérieur remonta dans la chaire, et dit de nouveau :

—Au moment d'atteindre au but, un jeune novice a rejeté ses liens sans remords ; s'il devait rester indigne, et avec regret parmi nous, qu'il lui soit pardonné ! Prions donc pour lui ! mes frères !

Et tous les cœurs prièrent, et toutes les bouches prononcèrent à voix basse les saintes invocations de ces cœurs pieux. Ces prières pures à leur départ, que rien n'arrêtait à leur passage, qui montaient, montaient sans dévier, parvinrent-elles à fléchir le ciel ! Si les vœux des austères cénobites n'étaient pas exaucés, qui pourrait espérer ?

II.

Revenons à la source de cette histoire, aux deux années qui précédèrent la journée que nous venons de décrire. Dans une maison du faubourg le plus solitaire, le plus éloigné d'une petite ville de province, aux premiers jours du mois de mai, de ce mois où tout s'anime, se réveille, se renouvelle, une femme d'un âge fort avancé, ne quittait plus sa couche depuis longtemps, et se mourait de jour en jour. Elle voyait venir à son chevet d'agonisante l'homme qui guérit les maux de l'âme, lorsque celui qui tente la guérison des souffrances du corps s'en est allé sans espérance. Vieil ami, le prêtre restait assidument auprès d'elle. A chaque instant il interrogeait l'artère du bras de la malade, et à chaque fois il laissait retomber le bras que la vie n'animait presque plus. Il soupirait tout bas en contemplant une jeune fille qui était constamment aux pieds du lit de la moribonde. La vive anxiété que la jeune fille nourrissait en son cœur pour la pauvre âme qui s'en allait monter au ciel, ne lui était pas inconnue, et la sollicitude qu'il avait pour la femme âgée s'étendait jusqu'à la jeune fille. En effet, cette jeune fille, dont le visage est si gracieux, si beau de cette charmante fraîcheur d'un front de dix-huit ans ; cette jeune fille aux doux yeux bleus, aux longs cheveux blonds, si richement dotée par la nature, au physique et au moral, mais déshéritée par la fortune, que deviendra donc son avenir, se demandait le vieux prêtre. Quel sera son avenir, poursuivit-il, quand la tombe, qui va s'ouvrir, sera fermée pour toujours ? La famille de cette enfant n'existe plus ; elle est seule en ce monde. Si nul n'accourt lui tendre la main, la protéger, où ira-t-elle ? Hélas ! son cœur est tendre ; si elle aime, qui pourra-t-elle aimer ? L'homme que son cœur élira, sera-t-il digne de son amour ? Et à cette dernière pensée, le vieux prêtre tressaillit tout à coup. La jeune fille se leva, cherchant à lire avidement dans le regard de celui qui répondait de l'âme de sa bienfaitrice ; elle s'approcha de lui, mit dans la sienne la main du vénérable vieillard, et dit à voix basse :

—Qu'est-ce donc qui vous agite ainsi ? Oh ! ne me cachez rien, j'ai du courage ! Serait-ce que vous désespérez des jours de ma bonne protectrice ?

—Mademoiselle de Latour, dit le prêtre, vous n'oubliez pas que M. Julien de Percy doit arriver aujourd'hui même. Espérez donc ! Mme de Percy succombe à une maladie de langueur, et le retour des êtres dont on pleurait le départ, parfois, dans ces circonstances, ranime des forces abattues ; le sang circule avec plus de chaleur, et la vie revient par degré. Espérez, espérez donc !

—Merci ! vous ne me découragez point, vous, mon père, dit la jeune fille en se rasseyant aux pieds du lit,

Julien de Percy, apprenant la situation dangereuse de sa mère, situation qu'elle lui avait tenue secrète jusqu'au dernier moment, s'était hâté de quitter Paris, et le soir même de ce jour-là il embrassait sa mère en pleurant avec amertume. L'entrevue du fils et de la mère, qui revoyait ce fils une fois encore avant de mourir, fut nécessairement triste et douloureuse. Nous n'essaierons pas de la décrire ; mais ceux qui comme nous ont assisté à ces suprêmes adieux, de celui qui s'en va à celui qui reste encore en ce monde, ceux-là du moins comprendront un pareil tableau.

Lorsque des pleurs abondantes furent répandues, que des sanglots furent apaisés, on dit que Mme de Percy pria du regard le prêtre et Mlle de Latour de la laisser un instant seule avec son fils. Mais le motif qui avait dicté cette demande ne resta pas longtemps dans le mystère. Quelques jours après, en effet, un jeune homme et une jeune fille, beaux tous les deux et très simplement parés, accompagnés des personnes nécessaires à l'acte qu'ils allaient contracter, entraient dans une église et s'agenouillaient aux marches de l'autel. Un moment venait de s'écouler rapidement, et un prêtre aux blancs cheveux les unissait et disait avec ferveur, car il les aimait :

—Soyez heureux bien longtemps !

Le jeune homme revint, joyeux, non pour lui-même, mais satisfait de rendre la vie à sa mère ; du moins il le croyait ainsi. Ce jeune homme était Julien, cette jeune fille était Mlle de Latour, et le prêtre qui les avait bénis, le vieil ami de Mme de Percy.

—Ma mère, dit le jeune homme en entrant, ma promesse est accomplie, Mlle de Latour est ma femme devant Dieu et devant les hommes !

—Merci ; que Dieu t'en récompense, mon fils ! Je vais aller l'en prier, car, je le sens, je n'ai pas longtemps à vivre, puisque mon dernier vœu est rempli.

En disant ces dernières paroles, elle lui tendit la main. Julien s'agenouilla aux pieds du lit de sa mère, prit la main pâle qu'elle lui tendait, la couvrit de baisers et de larmes.

Il sentit alors cette main se raidir dans les siennes. Il se releva soudainement pour chercher à lire dans les yeux de sa mère ; ses yeux étaient sans regards, elle venait d'expirer.

Brisé par le désespoir, par la douleur, et affaîssé, il tomba à terre en pleurant amèrement ; sa jeune femme accourut à lui, et au milieu des sanglots de Julien elle entendit ces mots à jamais gravés dans sa mémoire :

—Sacrifice inutile !

Et elle comprit tout.

III.

Mlle de Latour, nous pouvons, hélas ! lui conserver son nom de jeune fille, atteignait à peine sa dix-huitième année ; orpheline très jeune, encore dans l'enfance, son existence se trouva tout à coup sans appui sur cette terre. Vieux soldat, débris illustre de l'armée vendéenne, son père, blessé grièvement, avait une pension qui le faisait vivre dans une ville obscure, mais honorablement. M. de Latour, plein de vigueur malgré son âge, mourut pourtant de mort subite, sans avoir veillé sur l'avenir de sa fille. Ce soutien brisé, Mlle de Latour n'eut aucun asile où elle pût aller se réfugier. Une maison de pitié se serait sans doute ouverte devant elle, si une noble femme, séduite par la grâce infinie de la charmante petite fille ne l'avait prise et emmenée avec elle.

La noble femme, qui l'arrachait à la misère, à des maux peut-être plus grands encore, était Mme de Percy. A cette époque, Julien venait d'avoir quinze ans. Ils furent tous deux élevés en-

semble, caressés, aimés par Mme de Percey, comme si le même sang coulait dans leurs veines : bientôt leur vie d'enfance se confondit dans leur jeune mémoire, elle l'appela son frère, il la nomma sa sœur. Il avait quinze ans, elle était dans sa douzième année ; mais l'amitié dans le cœur de Julien ne dépassait point les limites d'un sentiment fraternel, tandis que la jeune fille était, à son insu, dominée par un autre sentiment.

Cependant des liens sacrés, cimentés par une mère, les unirent étroitement, à jamais. Le désespoir de Mlle de Latour fut donc extrême, lorsque les paroles de Julien, pleines de respect, lui apprirent qu'il l'avait épousée sans amour. Combien la vie lui parut alors sombre, déserte, aride ! comme ses rêves de bonheur futur se dissipèrent promptement !

La délicatesse de son âme était trop grande, son cœur était trop froissé pour qu'elle acceptât la vie telle que les circonstances la lui avaient faite. Aussi, lorsque la terre eut recouvert le cercueil de sa bienfaitrice, on la rechercha vainement ; elle avait disparu, et le soir, Julien recevait une lettre conçue en ces termes :

—“ J'ai compris votre généreux sacrifice ; je l'ai compris, et je ne puis l'accepter. Mais en m'éloignant, je dois vous faire un aveu ;—les liens qui nous unissent m'y autorisent.—Je vous aime depuis le jour que je vous vis pour la première fois ; je ne le sens que trop à la douleur que j'éprouve en fuyant. Il me-faut partir cependant, il le faut pour votre bonheur. Peut-être serez-vous bientôt libre : je ne vivrai pas longtemps, je l'espère. N'ignorez point que partout où je serai, vous aurez une amie qui vous sera dévouée. Si vous ne me retrouvez jamais sur vos pas, je saurai pourtant porter des regards vigilans sur votre existence : si elle est heureuse, vous ne me verrez plus, mais si l'infortune vous poursuivait jamais, si vous m'appeliez à votre secours, j'accourrai en bénissant le ciel de mon sort. Cependant, à ma dernière heure, dans quelque lieu que le destin vous enchaîne, si l'on vient vous dire :—une jeune âme du monde, que le malheur accable depuis longtemps, au moment de mourir, se recommande à vos prières,—venez, venez me pardonner d'avoir contribué sans doute à désanchanter votre rêve de vie heureuse et facile. Celui qui vous aura dit ces paroles, que vous graverez dans votre souvenir, vous conduira à moi sur-le-champ.

“ Adieu pour longtemps, pour toujours peut-être ! que sais-je ? ”

“ MATHILDE DE LATOUR. ”

Un mois environ après l'arrivée de cette lettre étrange, un jeune homme se promenait en respirant l'air pur de la campagne, aux chauds et doux rayons du soleil. Il marchait lentement, et ses traits amaigris accusaient les ravages d'une maladie longue et récente.

L'admirable spectacle de la nature le laissait complètement impassible ; de temps à autre sa tête se penchait, puis il passait promptement la main sur son front comme pour éloigner une pensée importune dans laquelle se fondaient toutes ses autres pensées.

Que de changemens dans le cœur de ce jeune homme ! dans le cœur de Julien de Percey ! Il existe parfois dans l'homme un désir extrême de tenter de grands efforts pour franchir les obstacles qui embarrassent son chemin. Si une route est fermée, l'homme tourmenté de cette envie n'aura de repos que lorsqu'il s'y sera frayé un passage ; si la voie avait été ouverte, il aurait dédaigné d'y passer. Souvent, à notre insu même, nous subissons cette puissance innée en nous. Ainsi, par une de ces bi-

zarreries que l'on rencontre sans les expliquer, Julien s'était pris d'une folle passion pour Mathilde de Latour. Depuis sa fuite, en effet, le caractère de cette jeune fille avait grandi à ses yeux ; s'il s'était, fils soumis, rendu aux sollicitations de sa mère, elle avait, elle aussi, fait un sacrifice qui l'élevait aux proportions de l'héroïne. L'âme de Julien sortait de la ligne ordinaire ; noble et belle, elle était à la hauteur de tous les dévoûmens sublimes ! L'exaltation de l'esprit de Julien montait jusqu'à l'enthousiasme ; son amour se développait et devenait des plus ardens. L'absence de la femme qu'il aimait, lui parut bientôt une souffrance intolérable. Mathilde était maintenant aussi nécessaire à son cœur que l'air à sa poitrine ! Il erra longtemps de ville en ville aux alentours de celle qu'il habitait ; il interrogea même les paysans. Durant de longues heures, il parcourut les promenades publiques en cherchant dans chaque femme l'ange qu'il adorait ; le gracieux et beau visage de Mathilde ne s'offrit pas à ses regards. La raison presque ébranlée, un désespoir profond dans l'âme, il allait un jour demander un refuge au suicide, quand il fut, par bonheur retenu sur le penchant du précipice. Une église se dresse de toute sa hauteur devant lui ; il s'arrête soudainement ; une attraction qu'il ne peut vaincre l'y entraîne, son front se courbe méditatif ; il s'agenouille sur la pierre et prie avec ferveur. Il passa du seuil de cette église, le cœur découragé, il en sortit calme et purifié. Un nouveau jour s'était fait dans l'âme de cet homme. Quelques jours après, on recevait un novice de plus au couvent de la Trappe.

IV.

Nous connaissons les événemens des deux années qui ont précédé l'instant où commençait cette histoire, revenons donc au jeune trappiste qui avait abandonné sa retraite austère lorsqu'il avait entendu ces paroles retentir à ses oreilles : “ Une jeune âme du monde que le malheur poursuit depuis longtemps, sur le point de mourir, se recommande à vos prières. ”

En fuyant la Trappe, Julien de Percey, car c'était lui-même, prit le chemin dans lequel le hasard le conduisit, comme un jeune oiseau qui essaie ses ailes pour la première fois, vole, ne sachant où aller. Le trouble de son esprit le privait momentanément de toute réflexion ; son amour, jusqu'alors dompté sous le cilice, tout à coup s'était réveillé quand il l'avait cru éteint. Les mystérieuses paroles du supérieur, comme une étincelle électrique, avaient mis son cœur en feu. Et le malheureux novice allait, toujours, ignorant où s'arrêteraient ses pas ; mais il marchait, mais il s'enivrait de cet air libre que respirait peut-être encore Mathilde, et cela lui suffisait. Cependant à mesure qu'il fuyait, à mesure qu'il laissait loin, bien loin son dernier asile, un homme venait à quelque distance de lui, et semblait le suivre pas à pas dans sa course déréglée. Une heure s'était à peine écoulée ; déjà son front s'humectait d'une sueur abondante. Il s'assied sous un arbre, au bord de la route, et cacha sa tête dans ces mains.

Il sent aussitôt un léger coup sur son épaule ; il se relève en sursaut, et dit à un homme qui était debout en face de lui.

— Pourquoi m'avez-vous frappé ? Que me voulez-vous ?

Sans se troubler par cette brusque demande, cet homme se reposa auprès de lui, et répondit en l'interrogeant à son tour :

— Où allez-vous ?

— Je l'ignore, dit le novice en baissant la tête.

— Je vous conduirai, reprit l'inconnu qui l'avait suivi depuis la Trappe.

— Qui que vous soyez, venez donc à mon aide. Dieu ne vous

envoie-t-il point vers moi pour me forcer à me repentir de ma grave faute, et de nouveau me faire franchir les portes du couvent ?

— Demain, peut-être, ajouta l'inconnu avec mystère ; mais aujourd'hui suivez-moi !

— C'est vous qui venez au nom de Mathilde, reprit le novice frappé d'une idée subite ! Oh ! parlez, hâtez-vous !

— Peut-être, dit encore l'inconnu ; mais suivez-moi donc !

Et il prit le bras de Julien pour le soutenir dans sa marche. Julien sentit ses forces renaître à l'espérance que son guide lui laissait entrevoir, et, après de longues heures de fatigues inouïes, il aperçut bientôt Mortagne se dessiner dans le lointain. Alors son courage augmenta, et il pénétra, le cœur joyeux, dans la ville. Mais là, devait s'éteindre sa dernière espérance ; là, devait finir la vie de son cœur ! Julien et son guide passèrent devant une église tendue de noir. Le guide qu'un funeste pressentiment agita, s'approcha d'un passant, et apprit de lui qu'une jeune femme dont on ignorait le nom, qui vivait modestement de son travail, venait de mourir, et qu'avant sa mort, dans son délire, elle appelait souvent un homme auquel elle ne donnait d'autre nom que celui de Julien.

Avant ces derniers mots, le novice avait deviné la fatale vérité. Il se tourna vers son guide, lui tendit la main, et disparut aussitôt aux regards.

Le lendemain de cette journée, le supérieur de la Trappe disait à ses frères :

— Le jeune novice qui avait fui hier, est revenu aujourd'hui repentant de sa faute. Son erreur n'a pas été de longue durée ; il recommence demain son année de noviciat. Prions pour lui, mes frères !

LOUISE DE VEYRIÈRES.

ABD-EL-KADER.



ORSQU'ABD-EL-KADER déchira le traité de la Tafna, il était surtout un homme politique. Il paraît certain qu'il fut en quelque sorte contraint, par la force des événements, à redevenir notre ennemi. On l'a plus d'une fois entendu dire qu'il avait pris au sérieux la position qui lui avait été faite par la France, et qu'il voulait sincèrement la paix. Il ne tarda point à s'apercevoir que, sous peine de perdre toute influence sur les arabes, et de descendre au rang d'un instrument vulgaire de la grandeur française, il lui fallait de nouveau tirer l'épée. Sa domination devenait chaque jour plus difficile ; il se voyait abandonné par les siens, sans argent, et presque dépourvu du prestige qui l'entourait naguères. Il résolut de sortir de cet impasse, et de faire appel aux sentiments patriotiques des peuplades indigènes.

Il déploya dans ses conjonctures difficiles une rare habileté. Il avait depuis longtemps compris que les Arabes ne pouvaient résister à la discipline et à la tactique de nos troupes. Il essaya d'avoir une petite armée régulière ; dans sa jeunesse, et lors de son voyage à la

Mecque, il avait étudié avec le plus grand soin les améliorations introduites par Mehemet-Ali dans l'organisation de la milice. Il créa sur ce modèle ses bataillons de réguliers et ses cavaliers rouges. Il choisit, avec une grande intelligence, Mascara, pour son quartier-général pendant la guerre, pour la capitale future de son empire. Il y avait ses arsenaux. Il avait tenté d'y établir une fonderie de canons. A Tekedempt, à Milianah, à Tlemcen, il avait créé des établissements militaires. Il y faisait travailler dans ses ateliers à la fabrication de la poudre et des armes, des ouvriers qu'il avait fait venir à grands frais, et qu'il rémunérait avec munificence.

Abd-el-Kader avait pris les titres de prince des croyans et de sultan des Arabes. Il s'était assuré le concours des chefs des principales tribus ennemies de la France. Il était en quelque sorte le suzerain de ces grands feudataires jaloux de leur pouvoir et de leur dignité, mais disposés à reconnaître la supériorité intellectuelle et morale de l'émir. Ce dernier n'épargnait rien alors pour donner à son gouvernement quelque régularité et pour prendre rang parmi les souverains. Peu cruel par caractère, bien que maintes fois par politique il se soit montré impitoyable, il mit un frein à la férocité brutale de ses soldats. Il défendit sous des peines sévères de livrer au yatagan les prisonniers ; il traitait avec douceur les militaires et surtout les colons tombés en son pouvoir, et plusieurs fois il accepta, il proposa même des échanges. Il envoya des oukils ou chargés d'affaires auprès des gouvernemens qu'il supposait hostiles à la France. Il avait évidemment l'intention de fonder sur la terre d'Afrique une puissance nationale, indépendante et reconnue par les cabinets européens.

L'énergie et la valeur de nos soldats anéantirent ses projets ; M. le maréchal Valée et son successeur, M. le maréchal Bugeaud, adoptèrent un système de guerre qui réduisit bientôt les tribus arabes. Les chefs qui secondaient Abd-el-Kader, se détachèrent de sa cause, ou périrent à son service. Poursuivi, traqué par nos braves régimens de ville en ville, de fort en fort, l'émir fut enfin rejeté au-delà des frontières du Maroc. A bout de ressources, il était devenu une espèce de guerillero arabe, faisant une guerre de ruses et de surprises. Le dernier effort de sa politique fut l'intervention du Maroc. La journée d'Isly et le bombardement de Mogador anéantirent son espoir.

On l'a dit avec raison, à ce moment il se croyait, il se sentait perdu. Les troupes marocaines avaient été battues ; la dernière espérance des musulmans de l'Afrique était détruite. L'émir lui-même crut que son rôle était fini. L'empereur pouvait faire lancer véritablement contre lui l'excommunication mahométane et l'écraser. Quelques centaines de cavaliers, une vingtaine de familles, deux ou trois compagnies de fantassins ; telles étaient les forces dont il pouvait encore disposer. Il n'avait plus d'argent. Il put penser que son heure était venue ; et courbant la tête sous la loi de la nécessité, il se fit humble et suppliant. Il offrit à l'empereur d'entreprendre un nouveau pèlerinage à la Mecque. Il ne demandait, pour ainsi dire, que la vie sauve pour lui et pour les siens.

Le traité du Maroc fut signé. Abd-el-Kader, qui s'attendait à une poursuite acharnée, à la captivité, peut-être à la mort, put regarder comme un miracle les conventions incroyables qui firent payer par la France sa gloire désormais stérile. Il comprit qu'une carrière nouvelle s'ouvrait devant lui.

Une lutte de puissance à puissance contre un pays comme le nôtre, lui paraissait impossible. Il renonça en quelque sorte à sa mission politique, pour devenir exclusivement un homme religieux, le représentant de l'islamisme menacé par la croix, le bras armé du prophète. Il écarta alors à tout jamais toute pensée d'alliance avec les chrétiens (1). Il n'eut plus qu'un but ; raviver le fanatisme des peuplades belliqueuses des frontières du Maroc et de la province d'Oran, exploiter au profit de son ambition les passions effrénées, la parole ardente, les prédications frénétiques des marabouts, et précipiter contre nos soldats et contre nos colons ces hordes furieuses, ivres d'enthousiasme et de colère.

Il a réussi ; à force de patience, de ruse et d'audace, il est parvenu à s'emparer de nouveau de l'esprit des tribus. Pour comprendre l'empire qu'il exerce, il suffit d'ailleurs de connaître son existence passée.

On croit généralement que c'est la conquête française qui a suscité Abd-el-Kader, et qu'il n'est sorti de l'obscurité que pour prendre la défense de la nationalité arabe. C'est une erreur : si l'expédition d'Alger n'avait pas eu lieu, on aurait certainement vu Abd-el-Kader entreprendre contre la puissance ottomane, l'œuvre d'ambition qu'il a tentée contre la domination française. Depuis longtemps, dans la pensée des peuples indigènes, il était prédestiné à devenir leur chef pendant la guerre, leur maître et leur souverain, après avoir secouru le jong des turcs. Il avait été préparé à ce rôle brillant et aventureux par son père, par sa famille, par toutes les actions de sa vie.

(1) Il est certain toutefois, qu'il a un "oukil" à Gibraltar chargé de lui acheter des armes et des munitions de guerre.

Le père d'Abd-el-Kader, Mahli-Eddin, était un homme d'un mérite supérieur, réputé saint par les musulmans, théologien savant, politique habile. Sa famille était en vénération singulière : trois marabouts célèbres en étaient issus des derniers temps. Elle descendait enfin d'un personnage fameux, Muley-Abd-el-Kader, qui vivait, dit-on, dans les premiers siècles de l'hégire. Ce saint mahométain, après avoir édifié longtemps la province d'Oran du spectacle de ses austérités, se retira, dans une solitude aux environs de Bagdad. Là, comme un des saints de nos légendes, il vécut sur le sommet d'une colonne, appuyé sur le pied gauche, dans un état constant d'immobilité, ne prenant d'autre nourriture que les gouttes de pluie qui tombaient à de longs intervalles de ce ciel aride. Le prophète mit fin à cette existence merveilleuse, en le saisissant par la mèche de cheveux que, comme tout musulman, il portait au haut de la tête, et en lui ouvrant les portes du paradis (1).

Mahli-Eddin, qui fut cinq fois marié, choisit son troisième fils, lui imposa le nom d'Abd-el-Kader, en souvenir du santon du moyen-âge, et accrédita, dès sa naissance, des prédictions et des prodiges.

De temps immémorial, la *guetna* (réunion de maisons ou de tentes) qui sert d'habitation à la famille d'Abd-el-Kader, dans la tribu des Hachem-Cheraga, est un lieu de pèlerinage pour les Arabes. Au jour de l'an à la grande Pâque, ils y apportent en hommage de l'argent, de la laine, des bœufs et des moutons. Un proverbe local assure que ceux qui donnent un boudjou à la sainte demeurent en retour au retour dix dans leur caisse. Ces pieuses redevances ont formé, à la longue, un trésor assez considérable qui s'est accru par les soins de Mahli-Eddin, et qui a plus d'une fois servi à son fils. La mère d'Abd-el-Kader, Lilla-Zohara, la seule femme Arabe qui sache lire et écrire, a reçu du ciel, s'il en faut croire les traditions populaires, des dons particulières. On vante d'ailleurs sa bonté et son intelligence. Après avoir perdu son père en 1833, Abd-el-Kader a reporté sur sa mère tout son respect et toute sa tendresse. Elle est pour lui l'objet d'un culte véritable.

Mahli-Eddin n'épargna rien pour rendre propre à la mission qu'il lui destinait, l'enfant de sa prédilection.

Il le croyait appelé à être un guerrier et un saint. Il fortifia, par des exercices incessants, la frêle constitution ; il en fit un cavalier intrépide, sobre, dur à la fatigue, expert au maniement du *flissah* (2), du bâton et du fusil. Sous la direction d'un maître habile, il lui fit enseigner les lois, la religion, la géographie, le calcul et l'astronomie. A quinze ans il l'envoya à Oran chez un professeur célèbre pour y apprendre la politique. Il se chargea lui-même de son éducation religieuse. Mahli-Eddin avait déjà fait un voyage à la Mecque : il portait le titre révérend de *hadji* (pèlerin). Il donna à son fils la science d'un marabout. Oré par ce jeune homme toujours plongé dans la méditation, sevré des plaisirs de son âge, avare de paroles, n'ouvrant la bouche que pour laisser tomber une sentence du prophète, grave et maître de soi, les yeux baissés vers le sol en signe d'humilité, et roulant dans ses doigts les grains de son chapelet. A peine adolescent, il était déjà regardé comme un saint.

Sa figure pâle, pensive, dont le caractère ascétique rappelle les têtes recueillies et graves des moines du moyen-âge ; ses yeux tout à la fois doux, expressifs, pénétrants ; son attitude pleine de dignité, tout en lui respirait cette gravité imposante qui atteste une intelligence élevée et qui a tant d'autorité sur les hommes d'action. Il acquit bientôt sur les tribus de la province d'Oran un ascendant tel, que les Turcs s'en inquiétèrent. Son père avait résolu de partir avec lui pour la Mecque, et à cette nouvelle plus de 3,000 cavaliers, presque tous distingués par leur naissance, offrirent de leur servir d'escorte. Le bey d'Oran, Hassan, en prit ombrage, avertit le dey, en reçut de pleins pouvoirs, ordonna à Mahli-Eddin de licencier sa petite armée et de venir à Oran avec son fils rendre compte de sa conduite. Ils eurent le courage d'obéir. Dès leur arrivée, ils furent jetés en prison. Leur mort semblait certaine. Ils furent amenés devant le bey. Il paraît qu'Abd-el-Kader, tout jeune encore, sut, à force d'adresse et d'éloquence, désarmer sa colère. Ils obtinrent leur grâce, à condition de quitter quelque temps la province.

Au bout de deux ans, Mahli-Eddin et son fils reparurent dans la province d'Oran. Ils avaient visité à la Mecque le tombeau du prophète et, aux environs de Bagdad, les six marabouts qui rappellent à la postérité les vertus et les austérités de Muley-Abd-el-Kader. C'est alors que Mahli-Eddin accrédita le récit d'une apparition miraculeuse, qui lui avait révélé la vocation de son fils. Il racontait qu'un matin, après une nuit entière consacrée à la prière et aux macérations,

il avait vu descendre du ciel Muley-Abd-el-Kader, resplendissant de lumière et de gloire, qui lui avait annoncé les destinées brillantes de son fils, et lui avait laissé, en regagnant le paradis, une pomme enchanteée. Il racontait qu'Abd-el-Kader, après avoir mangé ce fruit, avait été en quelque sorte rempli de l'âme et de l'esprit du saint personnage. Une auréole avait ceint son front, sa voix était devenue semblable à celle du marabout, et depuis lors il était invulnérable. Ce dernier, toujours adonné à l'étude, et toujours silencieux, tout entier aux exercices d'une piété scrupuleuse, fut bientôt environné d'un respect universel. Chaque jour, des troupes de fidèles venaient assiéger sa tente et s'en retournaient émerveillés, après l'avoir vu méditant sur le livre de vie et priant avec ferveur.

Le bey d'Oran, de plus en plus inquiet, était résolu à frapper un grand coup. L'expédition française ne lui en laissa pas le temps. On sait qu'il se décida à ouvrir à nos troupes la voie qu'il commandait, et dès lors, pour la première fois, les français apprirent le nom d'Abd-el-Kader. Son père avait prêché la guerre sainte, et il s'était mis à la tête des Arabes. Du 3 au 9 mai 1832, Oran fut attaqué avec fureur par les hordes indigènes, réunies autour de l'étendard de leur jeune chef. Les Bédouins firent preuve d'une audace et d'une vaillance qu'ils ont perdus depuis et qu'ils semblent avoir retrouvés récemment sous l'empire des mêmes passions. Des cavaliers vinrent se ruer sur les canons et s'y faire écharper par la mitraille. Des fantassins saisirent à travers les créneaux, les baïonnettes des fusils et réussirent à bout portant le coup de la mort. Abd-el-Kader déploya la plus brillante valeur. Il eut un cheval tué sous lui, son burnous ensanglanté est conservé comme une relique. Plus que jamais on le crut invulnérable.

Son élection, comme sultan des Arabes, prouve que cette expédition, quoique malheureuse, avait servi puissamment à sa grandeur. Elle eut lieu à Ersebia, dans la plaine d'Eghris, le 28 septembre 1832. La veille, les chefs Hachem, des Garabas, des Beni-Amers, avaient déjà prononcé son nom ; il avait refusé et avait proposé un chef influent, Sidi-el-Arrach. Ce jour-là, il se passa une scène vraisemblablement concertée entre les principaux acteurs qui y intervinrent. Sidi-el-Arrach affirma que, pendant la nuit, Muley-Abd-el-Kader lui était apparu et lui avait ordonné de désigner aux suffrages le troisième fils de Mihi-Eddin. Ce dernier annonça qu'il avait eu une vision pareille, et que sa mort prochaine lui avait été prédite. Abd-el-Kader fut alors proclamé sultan. Les Arabes sont fermement convaincus que son élection fut l'œuvre du saint marabout, qui vient visiter tous les jours son protégé quand il est seul dans sa tente.

Abd-el-Kader, à partir de ce moment, a été investi d'un caractère sacré aux yeux des Arabes. Il n'a rien négligé d'ailleurs pour entretenir l'ascendant qu'il exerce. Comme Mahomet, comme Cromwell, comme presque tous les hommes qui ont dominé des nations superstitieuses et crédules, il exploite, tout en les partageant, les croyances populaires, et il ne dédaigne pas d'appeler à l'aide des desservants de son Dieu les ressources de la politique humaine. Nous n'en citerons qu'un exemple :

« Un jour, pendant qu'il tenait conseil, un nègre se précipite sur lui en cangiar à la main. Au moment où il allait frapper, l'assassin s'arrête, jette son poignard et s'écrie qu'il a vu luire sur le front du sultan une flamme surnaturelle. Il tombe à genoux. Abd-el-Kader, impassible et grave, va droit au nègre, lui touche le front de la main et lui dit que le prophète pardonne à son repentir. »

Ces détails suffisent pour faire apprécier le caractère et pour expliquer l'influence de cet homme qui doit à l'habileté de son père, autant qu'à sa valeur personnelle, la place éclatante qu'il a conquise dans l'histoire de notre conquête et de notre domination. Depuis qu'il a repris son rôle religieux, il est devenu plus dangereux que jamais. Il peut se passer du concours des chefs Arabes ; les peuples sont pour lui et le suivront souvent, en croyant au prodige de sa vocation, jusqu'à ce qu'une balle française viendra rompre le charme. »

(1) Dans toute la province d'Oran, Muley-Abd-el-Kader passe pour partager la puissance du prophète. Il a le don d'ubiquité. Il veille sur les moissons, sur les bestiaux, sur les femmes et les enfants quand les hommes sont à la guerre. A l'heure du danger, l'Arabe et même le chrétien, le juif qui l'appellent à leur aide, reçoivent ses secours.

(2) Sabre long, lourd et très meurtrier que l'on fabrique dans la tribu des Flissahs, et qui en a pris le nom.

QUADRILLES DE LA VIRGINIE.

Arranges par

OLD DAN TUCKER.

LUCY LONG.

No. 1.
Le Pantalon.

The first system of music is in 2/4 time. The right hand (treble clef) features a melody with eighth and sixteenth notes, including a trill. The left hand (bass clef) provides a harmonic accompaniment with chords and single notes. The dynamic marking *mf* is present.

The second system continues the piece. It includes the instruction **FINE DOLCE.** above the staff. The right hand has a melodic line with accents, and the left hand has a rhythmic accompaniment.

The third system features a dynamic change to *p* (piano). The right hand has a melodic line with a trill, and the left hand has a rhythmic accompaniment. The instruction **D.C.** (Da Capo) is present.

The fourth system concludes the piece. It features a dynamic change to *f* (forte) and includes the instruction **D.C.** (Da Capo). The right hand has a melodic line with a trill, and the left hand has a rhythmic accompaniment.

DANDY JIM.

No. 2.
L'Ete'.

Musical notation for the first system of 'DANDY JIM.' in 2/4 time, key of D major. The right hand features a melodic line with eighth and sixteenth notes. The left hand provides a harmonic accompaniment with chords and single notes. Dynamics include *mp.* and *mf.*

Musical notation for the second system of 'DANDY JIM.' in 2/4 time, key of D major. The right hand continues the melodic line. The left hand accompaniment includes a section marked with a repeat sign and a fermata. Dynamics include *f.*

Musical notation for the third system of 'DANDY JIM.' in 2/4 time, key of D major. The right hand concludes the piece with a double bar line. The left hand accompaniment also concludes with a double bar line. The instruction *D.C.* is present.

DANCE DU BATELIER.

No. 3.
La Poule.

Musical notation for the first system of 'DANCE DU BATELIER.' in 2/4 time, key of D major. The right hand features a melodic line with eighth and sixteenth notes. The left hand provides a harmonic accompaniment with chords and single notes. Dynamics include *mf.*

Musical notation for the second system of 'DANCE DU BATELIER.' in 2/4 time, key of D major. The right hand continues the melodic line. The left hand accompaniment includes a section marked with a repeat sign and a fermata. Dynamics include *ff.* and *p.*

p *D.C. mf*

D.C.

LUCY NEALE.

No. 4.
Pastorale.

Dolce.

mf

f

dolce.

D.C.

OLD DAN TUCKER.

No. 5.
Finale.

mp

Répétez *f* *f*

Répétez 8 va.